TERMINOLOGY COORDINATION
European Parliament
DG TRAD

PROJET DE RECHERCHE APPLIQUÉ

M1 CIT - 2022/2023

TRADUCTION LITTÉRAIRE : ENJEUX ET AVENIR

PARIS PANTHÉON-ASSAS UNIVERSITÉ

ISIT

LOI DU 22.07.2013
EESPIG
ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR PRIVÉ D'INTÉRÊT GÉNÉRAL

CONFÉRENCE DES GRANDES ÉCOLES

Table des matières

Remerciements **3**

Présentation du projet et des objectifs **3**

Interviews en français **4**

Entretien avec Olivier Mannoni *4*

Entretien avec Cyril Laumonier *12*

Entretien avec Antoine Guillemain *18*

Entretien avec Justine Coquel *24*

Entretien avec Dominique Tassel *29*

Entretien avec Etienne Gomez *33*

Entretien avec Virginie Pironin *38*

Entretien avec Yacine Benachenhou *43*

Entretien avec Antonia García Castro *46*

Interviews en anglais **50**

Entretien avec Emma Ramadan *50*

Entretien avec Sean Gasper Bye *56*

Interview en polonais **62**

Entretien avec Agnieszka Myśliwy *62*

Interview en allemand **69**

Entretien avec Kristina Lowis *69*

Interviews en Espagnol **73**

Entretien avec Amaya García Gallego *73*

Annexes **77**

Traduction française de l'interview d'Emma Ramadan *77*

Traduction française de l'interview de Sean Gasper Bye *82*

Traduction française de l'interview de Agnieszka Myśliwy *87*

Traduction française de l'interview de Kristina Lowis *93*

Présentation de l'équipe **97**

Remerciements

Nous souhaitons exprimer un immense M-E-R-C-I à toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à la réalisation et à la publication de ce projet de Master.

Nous remercions sincèrement notre tutrice, Madame Bensmail, pour son accompagnement constant tout au long de ce projet, son expertise, ses conseils avisés et sa disponibilité.

Nous tenons également à remercier chaleureusement notre cher commanditaire, Monsieur Maslias, ainsi que Madame Bertini et toute l'équipe de *TermCoord* pour leur confiance et leur soutien indéfectible autour de ce projet.

Nous remercions également tous les traducteurs littéraires qui ont participé à notre projet et nous ont accordé leur temps en répondant à nos questions. Leurs contributions ont été essentielles pour la réussite de ce projet.

Enfin, un grand merci au corps professoral de l'ISIT, notamment Monsieur Fletcher, Monsieur Gottschalk et Madame Hernández pour leur soutien lors de la correction de nos transcriptions en langues étrangères.

Présentation du projet et des objectifs

Plongez dans le monde fascinant de la traduction littéraire grâce à ce projet ambitieux mené par quatre étudiantes en Master 1 de *Communication Interculturelle & Traduction* à l'ISIT, en collaboration avec l'Unité Terminologique du Parlement européen *Termcoord*.

Que vous soyez un amoureux de la littérature, un passionné du monde de l'édition, un traducteur en herbe ou simplement curieux, nous vous invitons à découvrir les interviews passionnantes de 14 profils internationaux de traducteurs littéraires, qui vous permettront de mieux comprendre les enjeux de ce domaine.

Dans le cadre de notre projet, nous avons interviewé 14 intervenants dans six langues différentes : français, anglais, allemand, espagnol, polonais et arabe. Nous avons ensuite retranscrit et traduit ces interviews.

Nous vous souhaitons une excellente lecture.

Entretien avec Olivier Mannoni

Traducteur littéraire
Allemand > Français

Olivier Mannoni

Crédits photo Philippe Matsas

« Le principal enjeu de la traduction est de réussir à transmettre des vecteurs culturels d'un univers à un autre de manière aussi précise que possible. »

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenu traducteur littéraire ?

Bonjour, je suis Olivier Mannoni, traducteur littéraire de l'allemand vers le français. Après des études au Lycée Henri IV (hypokhâgne et khâgne, option philosophie) et à la Sorbonne, j'ai travaillé comme journaliste indépendant depuis 1978 (*Libération*), date à laquelle j'ai effectué mes premières traductions depuis la langue allemande pour l'édition. J'ai ensuite vécu, matériellement et intellectuellement, de mes métiers de traducteur, d'auteur et de formateur en traduction littéraire. Je suis traducteur littéraire à plein temps depuis 1987, notamment pour les éditions Actes Sud, Christian Bourgois, Gallimard, Grasset, Maren Sell, Métailié, MSH, L'Olivier, Payot, Plon, Perrin, Seuil, etc et j'ai près de deux cents traductions publiées. Je traduis divers types de textes : des romans, des études historiques, notamment sur la période du IIIe Reich et sur l'antisémitisme, des essais philosophiques et littéraires etc. J'ai également été président de l'Association des Traducteurs Littéraires de France de 2007 à 2012, et j'ai ensuite été chargé fin 2011 par le Centre National du Livre de concevoir puis de diriger l'École de Traduction Littéraire du CNL, aujourd'hui placée sous l'égide du partenariat entre le CNL et l'Asfored, qui anime également des ateliers à l'École Normale Supérieure. J'enseigne également au Centre Européen de Traduction Littéraire de Bruxelles.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

Il y a plusieurs enjeux à considérer, notamment d'ordre culturel, politique et littéraire. Le principal enjeu de la traduction est de réussir à transmettre des vecteurs culturels d'un univers à un autre de manière aussi précise que possible. En ce sens, la traduction est un outil essentiel pour permettre à différents acteurs tels que les éditeurs, les diffuseurs, les compagnies de théâtre ou les réalisateurs de cinéma de lever les barrières et de diffuser des œuvres (qu'il s'agisse de livres, de poèmes, de photographies ou de films, etc.) dans différents pays et cultures.

Il y a également un enjeu politique majeur. Une culture qui ne peut pas traduire ou faire traduire ses œuvres est vouée à disparaître. En revanche, une culture dominante qui parvient à diffuser largement ses livres acquiert peu à peu une influence, notamment politique. Je prends par exemple le cas du monde anglo-saxon avec la langue anglaise, qui est une langue fantastiquement répandue – et cela s'exprime aussi par les traductions dans le monde entier. Pour la France, cela représente environ 62 % de la production de livres, ce qui est considérable, sans même parler de la production cinématographique où cela doit être encore plus important, tant en termes d'œuvres diffusées que de public. Les pays comme l'Angleterre et les États-Unis ont tendance à traduire et importer très peu de cultures étrangères. Ces pays possèdent ainsi un *soft power* considérable, et la traduction est un outil politique qui leur permet de diffuser efficacement leur culture et leur vision du monde.

Si une culture cesse d'exporter (et donc n'est plus traduite), elle risque de décliner sur la scène internationale, et malheureusement, son déclin peut s'étendre rapidement au niveau national. En effet, une culture qui se replie sur elle-même et ne cherche plus à se diffuser à l'extérieur risque de s'atrophier rapidement.

Qu'est-ce qui fait une bonne traduction littéraire ?

Une bonne traduction littéraire est capable de transmettre plus qu'un simple texte. Elle doit également refléter la culture et l'univers qui l'accompagnent, en sachant les rendre accessibles aux lecteurs d'un pays et d'un univers différents. Pour ce faire, elle doit respecter un certain nombre de normes, lesquelles ont considérablement évolué au fil du temps. Ainsi, il fut un temps où il fallait que les traductions soient adaptées et amenées à la portée de lecteurs qui étaient censés ne rien connaître et ne rien comprendre. À d'autres périodes, la qualité littéraire des textes primait, même si cela pouvait nuire à leur fidélité au texte. C'était notamment le cas durant l'époque de très grands écrivains où l'on transposait en français des textes d'auteurs étrangers, je pense à Allan Edgar Poe avec Baudelaire, Gérard de Nerval avec Goethe et vice-versa, André Gides pour Tolstoï, Alexandre Vialatte pour Kafka etc.

Autrefois, on parlait également de courants ciblistes et sourciers. C'est une distinction qui, à mon avis, n'a plus aucune espèce de matérialité aujourd'hui. De nos jours, une bonne traduction littéraire vise essentiellement à combiner une grande fidélité au texte, non seulement quant au contenu (l'histoire du livre, la description des personnages), mais aussi quant au style, c'est-à-dire à la manière dont sont présentées les descriptions et les récits, qui sont tout aussi importants dans la création d'une œuvre d'art que le fond. C'est ce que Walter Benjamin appelle « la recherche de l'effet » dans *La tâche du traducteur* : derrière la réalité d'une œuvre, il y a un effet à obtenir et le traducteur doit aller chercher cet effet chez l'auteur de l'œuvre originale pour le transposer en français. C'est dans cet esprit-là que travaille aujourd'hui la quasi-totalité des traducteurs. Une bonne traduction littéraire est donc une traduction qui parvient à rendre tout cela, c'est-à-dire qui produit un texte en français lisible, correct, et qui respecte également de manière très fidèle les caractéristiques du texte étranger, même lorsque ces caractéristiques nous surprennent, comme lorsque la ponctuation, par exemple, fait l'objet d'un traitement tout à fait spécifique qui ne répond pas aux normes françaises, mais qui ne répond pas non plus aux normes de la langue d'origine et que nous devons nous efforcer d'adapter dans toute la mesure du possible, ce qui peut parfois être très difficile en français.

Ces quarante dernières années, vous avez été amené à traduire des œuvres variées : entre romans, essais philosophiques et littéraires, et essais historiques. Quelle est l'œuvre dont la traduction a été le défi le plus difficile pour vous et pourquoi ?

Je pense que la réponse va un peu de soi. Traduire *Mein Kampf* a été particulièrement difficile. Mon travail de traducteur implique de trouver un équilibre entre la fidélité au texte d'origine et la clarté pour le public français. Cependant, avec Mein Kampf, j'ai dû rendre un texte allemand illisible en un texte français également illisible, afin de restituer l'obscurité du texte original, qui selon moi et selon les historiens qui m'ont aidé, est quintessentielle à la compréhension du texte et qui est au cœur de la réflexion qui a vraisemblablement donné naissance au nazisme en Allemagne. Il y avait une confusion mentale qui se reflétait dans la façon d'écrire, ce qui rendait le texte difficilement compréhensible. Par conséquent, la tâche de traduction a été extrêmement ardue, longue et éprouvante, car il s'agissait de travailler sur un mauvais texte d'une manière purement artisanale, sans aucun aspect artistique. Bien que cela ait été un travail absolument passionnant qui m'a appris énormément de choses, cela a également nécessité une remise en question totale de ma technique de traduction. C'est un peu comme si l'on demandait à un artisan maçon qui a l'habitude de construire avec des moellons depuis 40 ans de revenir tout à coup à la meulière ou à la pierre de taille pour faire une maison. Il faudrait qu'il se réadapte totalement.

Vous avez été chargé de traduire deux textes particulièrement difficiles sur le plan émotionnel, à savoir le journal de Goebbels et Mein Kampf d'Hitler. Dans quel état psychologique sort-on de ces traductions ?

Lorsqu'on travaille sur des sujets difficiles tels que le nazisme et que l'on doit affronter la violence présente dans les textes, on le fait en tant que traducteur en appliquant les techniques de traduction qui permettent de traiter les choses de manière professionnelle. Sans cela, on ne pourrait pas conserver la distance nécessaire pour exercer son métier, tout comme un médecin ne pourrait pas continuer à travailler s'il souffrait atrocement à chaque fois qu'il devait soigner un patient gravement atteint. Un traducteur travaillant sur les livres consacrés à cette époque va chercher à trouver les bons mots et à les restituer fidèlement, selon la volonté de l'auteur. Cependant, lorsqu'il s'agit de textes sources, qui sont extrêmement violents, il peut être très difficile pour le traducteur de supporter la violence qui y est décrite. De plus, pour restituer l'écriture de l'auteur et sa pensée, le traducteur s'intègre systématiquement dans un corpus de critique encadré par des historiens, qui explique ce qu'il y a dans le texte. C'est particulièrement important pour les textes sources du nazisme, qui sont abominables et ne peuvent être laissés sans encadrement. Par conséquent, le traducteur peut se retrouver psychologiquement affecté après avoir travaillé sur de tels textes. Je viens de vous parler de *Mein Kampf,* mais j'ai également été profondément affecté par la traduction d'autres livres, portant quant notamment sur la médecine nazie.

Malgré cela, nous faisons notre travail de traducteurs, tout comme les médecins qui doivent traiter des patients gravement malades et dont le pronostic vital est engagé. Nous traitons des matériaux dangereux et désagréables. La mort n'est pas au rendez-vous, mais elle l'a été dans dans ce cas-là et donc nous devons faire attention. Nous sommes conscients que si nous faisons une erreur dans notre travail, cela peut entraîner des conséquences désastreuses. Par exemple, si une traduction erronée est utilisée par des négationnistes pour soutenir leurs propos, cela pourrait causer des dommages considérables. Nous sommes donc très vigilants dans notre travail et prenons toutes les précautions nécessaires pour éviter toute erreur.

Vous connaissez sûrement l'adage italien "traduttore, traditore" selon lequel "Traduire, c'est trahir." Dans quelle mesure la traduction littéraire est-elle un processus créatif ?

Proposition de reformulation : Personnellement, je trouve que l'adage italien *tradutore traditore* est un mauvais jeu de mot qui ne reflète pas le travail du traducteur. J'ai proposé de le remplacer par *traductore tractore*, c'est-à-dire « traducteur tractoriste », car notre métier consiste à retourner le texte pour en découvrir le sens caché, à semer des graines de mots qui germeront sous une forme différente pour produire quelque chose de nouveau. C'est comme semer des plantes : on utilise des techniques pour faire pousser un texte en français à partir de graines étrangères, en les arrosant et en les cultivant dans un terreau adapté. Cette tâche demande donc des compétences créatives, qui rappellent celles d'un tractoriste semeur, car il nous faut savoir comment cultiver ces graines pour obtenir un texte français à la fois précis et fidèle à l'auteur étranger.

La traduction littéraire requiert une grande part de créativité, car une traduction littérale ne suffit pas à transmettre le sens véritable de l'œuvre originale. Il est indispensable d'aller chercher le sens profond des mots, la volonté des auteurs et de chercher à comprendre leurs démarches pour arriver à rendre l'équivalent en français. En ce sens, la traduction littéraire est un travail de recréation qui nécessite une grande sensibilité à l'égard de l'œuvre originale et une grande créativité pour la transmettre dans une autre langue. Derrière, notre travail consiste effectivement à utiliser des outils de créateur pour recréer une réalité. Nous sommes donc des auteurs, au même titre que les auteurs d'origine, car il y a une double paternité à prendre en compte : la paternité intellectuelle de l'auteur d'origine et celle du texte français. Comme le disait Pierre Assouline, dans une traduction, "dans une traduction, tous les mots sont du traducteur". Bien que modeste, cette réalité souligne l'importance de notre créativité et de notre inventivité pour recréer le texte d'origine. Nous n'avons pas pour tâche de refaire les textes bien entendu, mais plutôt de les adapter dans leur forme et leur sens pour les rendre accessibles aux lecteurs francophones.

Quels sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

D’une part, il y a celui du traducteur traître, qui est celui qui fait mal son travail. Il peut s'éloigner trop du texte original, ajouter des éléments qui n'existent pas, ou même couper des passages importants, ce qui est arrivé assez souvent dans le passé. Il m'arrive régulièrement de devoir retravailler et corriger d'anciennes traductions qui se sont éloignées du texte original ou ont ajouté des éléments superflus. Cependant, il s'agit d'un mythe qui n'a plus de réalité aujourd'hui. Concernant celui du "traducteur bohème", il est également erroné. Le métier de traducteur est un métier qui s'apprend, qui demande beaucoup de travail et qui peut être précaire pour beaucoup de personnes. Il est difficile de savoir quand on aura ou non du travail.

C'est un métier intellectuellement absorbant, où l'on peut se retrouver immergé dans un livre pendant plusieurs mois. C'est un métier risqué, car il est toujours possible de commettre des erreurs et le jugement que l'on porte sur une traduction est toujours subjectif, comme tout jugement d'ordre littéraire ou artistique. En somme, le métier de traducteur littéraire n'est ni simple ni reposant, et il est peu probable qu'il y ait eu un mythe du traducteur béat et paresseux. C'est un métier difficile qui demande beaucoup de travail et d'engagement.

À votre avis, quel est l'avenir de la traduction littéraire ?

Je ne suis pas voyant, mais nous avons un problème qui se profile : la traduction automatique. Les grands groupes, notamment DeepL, exercent une forte pression marketing en affirmant être capables de tout traduire, allant même jusqu'à se vanter d'avoir traduit un livre de médecine en 8 heures. Je n’ose même pas imaginer le résultat…

En ce qui concerne la traduction littéraire, je suis absolument convaincu que la traduction automatique ne fonctionne pas et ne fonctionnera jamais, à moins d'arriver à ce qu'on appelle l'informatique neuronale, qui nécessite un mélange d'informatique mécanique et biologique. C’est une perspective à 100 ans. Néanmoins, c’est un problème qui se profile parce que des éditeurs bas de gamme avec des textes sans aucune dimension ni qualité littéraire pourront à un moment ou un autre remplacer les traducteurs humains par ces machines. Cela fera du très mauvais travail : les traducteurs qui seront obligés de corriger le travail fait par la machine perdront beaucoup plus de temps et seront moins bien payés. Dans ce cas, il faudra alors compter sur l'intelligence des éditeurs pour ne pas penser qu'il vaut mieux corriger un texte mal fait que donner des traductions qui seront bien faites dès le départ. Je suis persuadé que la traduction automatique, à terme, coûtera beaucoup plus cher que la traduction dite humaine.

Pour conclure, même si la traduction automatique ne peut pas remplacer le travail humain pour les traductions littéraires, il est cependant important de rester vigilant quant aux dérives possibles de l'utilisation de cette technologie, pour préserver la qualité et la reconnaissance

de la profession de traducteur littéraire. Je tiens à préciser que j'ai testé ces logiciels avec mes étudiants, et en général, nous les utilisons pour faire du mot à mot très mauvais que nous corrigeons, ou pour montrer ce qu'il ne faut pas faire.

Quels seraient les conseils que vous donneriez aux étudiants ?

En tant qu'intervenant régulier en master de traduction, je conseille aux étudiants de réfléchir attentivement à leur métier. Il ne suffit pas de simplement vouloir devenir traducteur ou traductrice littéraire. Il faut se poser des questions telles que "Qu'est-ce que j'ai envie de faire ?", "Est-ce que j'ai vraiment envie de faire ce travail ?". Car, pour réussir dans ce métier, il faut avoir une forte passion pour l'écriture et être attiré par le besoin d'être autonome dans son travail. En outre, il est crucial de posséder la capacité d'organiser son travail pour trouver des contrats et être à l'heure. Ainsi, je recommande vivement aux étudiants de se demander, avant leur entrée en master de traduction, s'ils ont vraiment envie de poursuivre cette voie professionnelle. Ensuite, durant le master, il y a tout un travail de prospection à entreprendre. Il ne s'agit pas seulement de savoir dans quel domaine on souhaite travailler, mais aussi ce que l'on souhaite traduire. En effet, on traduit mieux ce que l'on aime traduire. Au début, cela peut être compliqué, car il est rare d'avoir accès aux textes qui nous passionnent réellement. Pour y arriver, il est essentiel de faire un travail de recherche en repérant les éditeurs que l'on apprécie. Pour commencer, il suffit de regarder les livres que l'on a lus pendant l'année et de voir s'ils ont été publiés chez Bourgois, chez Gallimard, chez Michel Lafon, chez Robert Laffont ou chez Xo. Si l'on préfère la littérature grand public, ce n'est pas un problème, il suffit de l'assumer et de chercher à rencontrer les éditeurs qui publient ces types d'ouvrages. Durant le master, il est possible de fréquenter les réunions littéraires, les salons du livre, comme celui qui a lieu à Paris, ainsi que les salons en province, et les événements organisés par les instituts, tels que l'institut anglais à Paris pour les traducteurs de l'anglais ou l'institut Goethe pour les traducteurs de l'allemand. Il faut y aller, voir, et essayer de rencontrer les éditeurs. Il est souvent plus facile de rencontrer les éditeurs des maisons d'édition moyennes qui éditent vraiment les textes. Ils sont généralement très ouverts à la discussion. En créant un réseau de relations avec des personnes avec lesquelles on a déjà parlé, on peut mieux connaître leurs activités et trouver des opportunités qui correspondent à nos envies. Actuellement, de nombreux petits éditeurs se créent et se développent pour devenir des maisons d'édition de taille moyenne, et ils font un travail remarquable. Si vous êtes en mesure de les repérer et de les contacter avant même de commencer à travailler, par exemple pour leur proposer un texte, une lecture ou une traduction, ce sera beaucoup plus facile si vous savez qui ils sont, ce qu'ils font et si vous avez déjà eu un contact direct avec eux. C'est ce que j'explique généralement aux étudiants en master, car il est difficile de se lancer maintenant dans ce métier comme je l'ai fait à l'époque, sans trop de difficultés, en disant "Je m'appelle Olivier Mannoni, j'ai traduit deux livres, seriez-vous intéressé de travailler avec moi ?". Cela fonctionnait à l'époque, mais c'est beaucoup plus difficile maintenant avec l'arrivée de

nombreux étudiants dans le métier. Cependant, les éditeurs ont souvent besoin de lecteurs, c'est-à-dire de personnes qui lisent les livres pour eux et leur conseillent de les publier ou non. C'est donc une opportunité relativement facile d'entrer dans le métier. Une fois que vous avez identifié les éditeurs qui vous intéressent et surtout si vous les avez rencontrés, envoyez-leur un message en disant "Bonjour, nous nous sommes rencontrés au salon du livre l'autre jour, nous avons discuté, je vous envoie mon CV. Si vous avez besoin de traduire ou de lire des textes étrangers, je serais ravi de le faire". J'ai fait une grande partie de ma carrière grâce à des discussions sur les livres que j'avais lus, et sans cela, j'aurais eu beaucoup plus de difficultés. En résumé, voici les trois conseils que je donne aux nouveaux traducteurs : d'abord, chercher des éditeurs indépendants pour se faire connaître, car ils sont plus accessibles et peuvent être plus ouverts aux nouveaux talents ; ensuite, consulter le site de l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF) qui offre un kit de démarrage très utile pour les débutants et prendre contact avec les collègues en assistant aux réunions pour être intégré dans la communauté des traducteurs qui est très solidaire. En outre, il est important de se faire conseiller par les anciens qui peuvent aider à défendre ses droits et éviter d'être exploité. En effet, si les nouveaux traducteurs acceptent des contrats médiocres et peu avantageux, cela peut nuire aux exigences que les anciens ont imposées au fil des années. Ces conseils ne sont pas donnés par altruisme, mais dans l'intérêt de toute la profession.

Souhaiteriez-vous nous parler de votre livre *Traduire Hitler,* sorti en octobre dernier ?

Traduire Hitler est un livre qui, à ma grande surprise, rencontre un grand succès. Lorsque l'éditrice Héloïse D'Ormesson m'a proposé d'écrire ce livre, j'ai accepté, car cela me paraissait très normal de conclure par un livre mon travail de traduction, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il suscite autant d'intérêt, le sujet est quand même assez spécifique. Cependant, le livre a reçu une presse phénoménale. J'ai des événements prévus pour le présenter jusqu'en novembre 2023, ce qui est fantastique. En réalité, lorsque Héloïse D'Ormesson m'a proposé d'écrire ce livre, j'avais déjà le texte en tête. Il suffisait juste de l'écrire. J'ai eu une réunion avec elle et l'un de ses éditeurs et, trois jours plus tard, j'avais déjà un plan. J'ai voulu écrire ce livre pour décrire la marche à travers le marécage et raconter mon expérience personnelle lors de la traduction de ce texte. J'ai fait face à des tempêtes de polémiques, des attaques sur Twitter, etc., mais cela m'a plutôt amusé que dérangé, car j'ai un naturel un peu teigneux. Cependant, j'avais également beaucoup à dire sur la résurgence du vocabulaire utilisé dans letexte, sur la responsabilité du traducteur face à ces termes, et sur le rôle des traducteurs en général. Dans ce livre, j'ai voulu expliquer que les traducteurs ont une voix, une responsabilité intellectuelle et morale, et une contribution importante à faire entendre. Je suis heureux que les gens écoutent ce que j'ai à dire et que mon livre soit bien reçu. En fait, j'ai déjà un deuxième livre en tête, qui sera probablement la suite de celui-ci.

Traducteur littéraire
Anglais / Italien > Français

Cyril Laumonier

« Le métier de la traduction littéraire est un métier qu'il faut encore défendre. »

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenu traducteur littéraire ?

Je m'appelle Cyril Laumonier, je suis traducteur littéraire de l'anglais et de l'italien. Je travaille principalement en littérature jeunesse pour le compte de divers éditeurs mais j'ai eu l'occasion de travailler sur différents types de textes, en particulier des nouvelles. J'ai par exemple pu travailler sur des nouvelles de Truman Capote et plus récemment sur des nouvelles italiennes. Aujourd'hui, je participe à une revue illustrée de nouvelles étrangères appelée *Graminées*. J'ai été formé à l'ISIT en traduction, dont je suis sorti diplômé en 2010 de la formation METS, le master européen en traduction spécialisée. L'école ne formait pas directement au métier de traducteur littéraire. Néanmoins, dans le cadre de mes stages, j'ai eu l'occasion de dessiner mon parcours professionnel avec deux stages en 3e et 4e année chez Gallimard pour la collection Quarto, que j'avais intégrée comme assistant éditorial. Ces stages m'ont permis de mettre un pied dans le milieu de l'édition et ainsi de rencontrer différentes personnes de ce milieu. Lorsque j'ai commencé mon année de METS, une personne que j'avais rencontrée lors de mon premier stage m'a contacté pour me demander si je voulais faire une traduction avec elle pour un autre éditeur. Forcément, je voulais la faire, j'ai donc pu signer ma première traduction de romans jeunesse. C'était ma première expérience et je n'ai pas arrêté depuis.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

Je dirais que c'est principalement une question de transmission, c'est-à-dire que ce n'est pas anodin de choisir un texte que vous souhaitez partager à un public qui n'y a pas encore accès. Donc cela implique évidemment une forme de sensibilité à la langue, au texte, à ses intentions, et cela amène à réfléchir à ses propres raisons de vouloir transmettre ce texte-là à un public nouveau. Bien sûr, je parle d'un monde idéal dans lequel on pourrait choisir les textes que l'on traduit et que l'on publie. Souvent, les traductions sont des textes de commande. Néanmoins, je pense qu'accepter une telle tâche, c'est toujours une forme d'engagement.

Êtes-vous amené à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisé dans un seul genre littéraire précis ?

Les hasards de la vie et les expériences m'ont amené à travailler principalement sur de la littérature jeunesse. Au départ, lorsque j'en ai discuté avec des éditeurs, on me l'a présenté un peu comme un genre que l'on pratique pour s'exercer mais en réalité, avec le temps, on réalise que c'est un genre littéraire à part entière avec ses défis, ses opportunités de création, et je m'y plais beaucoup. J'ai néanmoins pu m'ouvrir à d'autres genres, en particulier celui de la nouvelle. C'est un type de texte avec lequel on ne peut pas tricher. Il faut que ce soit efficace dans les quelques pages que l'on transmet.

À mon sens, la nouvelle est à la littérature ce que le court métrage est au cinéma. C'est vraiment un terrain d'expérimentation extrêmement épanouissant et enrichissant.

Quelle(s) est/sont l'œuvre/les œuvres dont la traduction a été le défi le plus difficile pour vous ?

En 2013, la maison Gallimard m'a confié la tâche de réviser des romans de Raymond Chandler, c'est-à-dire partir des traductions existantes et les corriger, les mettre au goût du jour, et parfois les compléter, car les textes avaient été tronqués et modifiés. Il s'agissait donc de redonner leur intégrité à ces textes et ce n'était pas évident. Concrètement, il s'agissait de 7 romans policiers qui ont tous le même héros, Philip Marlowe. Ces œuvres ont participé en France au développement de la fameuse collection « Série noire » chez Gallimard, des romans policiers auxquels les lecteurs sont très attachés. Là, on parle de publication dans les années 40 à 60, une époque où la traduction ne se faisait pas tout à fait de la même façon qu'aujourd'hui, donc il y a eu des transformations de style, des coupes (le papier étant régulé par l'État, les éditeurs n'avaient pas accès à tout le papier qu'ils souhaitaient). Et donc Gallimard a opté pour des formats de 254 pages, quel que soit le format ou le volume du texte d'origine. Donc vous imaginez les coupes qui ont été faites dans ces textes-là. Dès lors, il a fallu les compléter et les corriger. Et c'était difficile à mon sens de restituer l'œuvre intégrale de manière cohérente à partir du travail d'autres personnes, car plusieurs traducteurs avaient travaillé sur les différents textes. Il fallait aussi que je m'approprie ce travail. Ces textes venaient avec leur histoire et il m'a été difficile de trouver la liberté dans mon travail de révision. Il y a eu deux types de réactions totalement opposées du lectorat : il y a ceux qui étaient contents de lire Chandler tel qu'il le souhaitait dans son intégralité. De l'autre côté, j'ai eu la réaction inverse, de gens mécontents que l'on ose toucher à l'existant.

Concrètement, comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ? Combien de temps faut-il pour traduire un roman ou une nouvelle ?

Cela dépend des traducteurs, mais souvent c'est un travail de commande. L'éditeur me contacte avec la volonté de publier un texte en français, je le lis et j'entame mon travail de traduction. Je retravaille l'intégral et lorsque ma version atteint un niveau satisfaisant, je la soumets à l'éditeur. Après acceptation vient une étape de correction, effectuée par une correctrice dont c'est le métier. Il peut y avoir une relecture par l'éditeur lui-même également, et ensuite ces corrections me sont soumises. Je ne suis pas obligé de toutes les accepter. C'est vraiment un échange entre les différents acteurs. Après, il y aura une étape de maquettage, c'est-à-dire que l'on met le texte en page et avant que tout cela soit envoyé à l'imprimeur, on me soumet ce qu'on appelle des épreuves, soit le texte dans sa version mise en page modifiée, corrigée, etc. Et on vérifie ensemble si l'on est d'accord sur la version finale. Je signe alors un « bon à tirer », donnant mon accord pour que la traduction paraisse sous cette forme. Après

suivent les étapes de la fabrication, l'impression et la diffusion. En général, pour des romans jeunesse d'environ 300 pages, on m'accorde près de 3 mois. Cela peut varier en fonction des contraintes commerciales, des contraintes contractuelles aussi, mais c'est une moyenne.

Quelles sont les compétences nécessaires pour devenir traducteur littéraire et quel conseil donneriez-vous aux étudiants qui souhaitent se lancer dans la traduction littéraire ?

Il y a évidemment la question de la connaissance linguistique, de la connaissance culturelle, autant de la langue étrangère que de sa langue maternelle. La langue maternelle joue un rôle fondamental puisque c'est à partir de là que vous aurez une plus grande liberté dans votre création, dans votre écriture. Un aspect sur lequel je travaille avec mes étudiants c'est travailler sur la lecture du texte d'origine et sur la voix. Je trouve qu'il n'y a rien de plus frustrant qu'entendre un étudiant ou une étudiante lire un texte de manière monotone. On sent qu'il n'y a pas d'implication dans le texte, on ne fait pas ressortir l'énergie du texte. Même un article de presse a une certaine énergie, une certaine logique, une progression. Je pense qu'on a tendance à négliger cet aspect-là dans les premiers temps. Je lis donc les textes à haute voix et j'aime surtout ensuite lire ma traduction à haute voix, vérifier qu'elle a cette énergie, qu'elle est cohérente, que la lecture est fluide. C'est lors de cette lecture que l'on va modifier certains aspects de la traduction.

Vous connaissez sûrement l'adage italien "traduttore, traditore" selon lequel "Traduire, c'est trahir." Quelle est la part de création dans la traduction littéraire ?

Cette question mériterait une dissertation de traductologie de 4h mais je pense que même si l'on appartient au même pays, à la même culture, même si l'on emploie la même langue, finalement nous avons tous une manière d'utiliser les mots, de leur donner un certain poids. Si vous confiez un même texte à traduire à différents traducteurs vous n'obtiendrez jamais le même résultat. Il faut absolument revenir à l'essence du texte original, et une fois qu'il a été compris, oublier presque les termes que l'on a sous les yeux pour constituer notre traduction.

Êtes-vous plus sourcier ou cibliste ?

C'est un grand débat ! Il faut tout de même avoir conscience que notre lecteur n'aura sous les yeux que le texte traduit. Et si ce texte lui paraît bancal, s'il y a des choses qui ne lui paraissent pas naturelles, s'il détecte un décalage avec la langue naturelle, il va vous en vouloir, ou il va se poser des questions sur la qualité de votre travail. Ce décalage est sûrement le résultat d'une traduction trop proche de l'original, au niveau de l'agencement des mots ou encore des termes qui ont été employés. De fait, il faut avoir conscience que le lecteur d'une traduction, il ne va pas remettre en question le texte d'origine mais le texte qu'il a sous les yeux. Je pense donc que je pencherais davantage vers une traduction cibliste.

Quel sont les mythes autour du traducteur littéraire d'après vous ?

Je vais vous faire une réponse en 2 parties. Tout d'abord, je crois que beaucoup de gens pensent à tort que la traduction littéraire est un travail solitaire. On a souvent l'image d'un « ermite savant » qui travaille dans son bureau poussiéreux et qui s'isole du monde. Je crois que c'est une image stéréotypée qui existe pour toutes les professions autour de l'écriture. Au contraire, si on veut avancer dans l'écriture, il faut habiter le monde et être en lien avec les autres. Le deuxième mythe, que je ne supporte pas : quand les gens parlent de « passion », disent qu'il suffit d'écrire dans son bureau. Or, c'est un métier avec ses réalités économiques, qui implique des compétences qui se travaillent, elles ne sont pas innées. Vous pouvez avoir effectivement une sensibilité de départ qui vous offre une certaine prédisposition aux métiers de l'écriture. Néanmoins, il faut s'entraîner, pratiquer, répéter. Il faut donc avoir conscience que c'est un métier et le défendre en tant que tel.

À votre avis, quel est l'avenir de la profession de traducteur littéraire ?

Il y a aujourd'hui des craintes sur le développement des outils de traduction automatique et de la post-édition. Il y a deux écoles à ce sujet : d'une part, ceux qui ont très peur de son développement et de l'autre, ceux qui au contraire se disent que le résultat ne sera jamais qu'un résultat parmi tout ce qu'il est possible de faire et que, par exemple, s'il existe une traduction automatique de tel texte littéraire, ça ne sera jamais qu'une traduction au milieu de toutes celles que l'être humain peut faire. Il est évidemment très difficile de prédire l'avenir. Néanmoins, ce qui est sûr, c'est que le métier de la traduction littéraire est un métier qu'il faut encore défendre. Différentes associations professionnelles, comme l'ATLF (Association des Traducteurs Littéraires de France) et la SFT (Société Française des Traducteurs), ont fait des enquêtes de rémunération et ont bien mis en lumière le fait que les professionnels de l'écrit ont vu leur rémunération baisser au cours des dernières années et que la tendance n'est pas à la hausse. Il faut donc travailler là-dessus. Il n'y a qu'à travers le travail associatif que l'on peut réussir à défendre ce métier.

Est-ce que c'est un métier dont on vit ?

Je connais des traducteurs littéraires qui ne vivent que de ça, mais la plupart des traducteurs littéraires ont une activité en parallèle. Moi-même, je suis également enseignant, d'anglais, de français langue étrangère, et de traduction. Pendant longtemps, la traduction littéraire représentait à peu près les deux tiers de mes revenus et l'enseignement, le tiers restant. Aujourd'hui, je pense que c'est plus moitié-moitié.

Quelle est votre implication dans l'association des traducteurs littéraires de France (ATLF) ?

L'ATLF réunit les traducteurs littéraires de France. Elle a pour association partenaire ATLAS qui se trouve dans le sud, à Arles. L'ATLF permet de créer un sens de communauté et d'échanger sur les bonnes pratiques, autour de son métier, et évidemment de développer un certain réseau. L'association permet surtout de défendre les intérêts de notre métier parfois mis à mal. C'est une association très active, avec des personnes très engagées, dont il faut vraiment saluer leur travail. Je suis un simple membre adhérent qui suit les activités de l'ATLF. Nous nous réunissons lors de différents évènements, et l'association est souvent présente dans les salons littéraires et les grands évènements, pour une meilleure visibilité.

Traducteur littéraire
Anglais > Français

Antoine Guillemain

« Je suis convaincu que la créativité est une composante essentielle de la traduction littéraire et qu'elle est justement synonyme de fidélité à l'original. »

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenu traducteur littéraire ?

Bonjour, je suis Antoine Guillemain, traducteur littéraire de l'anglais vers le français depuis dix ans. J'ai suivi un parcours assez classique, avec une licence d'anglais à l'université de Rouen, suivie de deux années en Angleterre, où j'ai travaillé comme assistant de français dans un lycée avant de poursuivre mes études avec un master de traduction, option traduction littéraire. Après avoir obtenu mon master, je suis revenu en France et j'ai effectué un stage chez Dubbing Brothers dans le domaine de la traduction audiovisuelle, puis j'ai commencé à recevoir mes premières missions de traduction, alors que j'enseignais également l'anglais dans le secondaire. Aujourd'hui, je me suis réinstallé en Angleterre, à Manchester, et je vis de la traduction. Mon intérêt pour la traduction est sans doute né lors de mes cours de thème et de version en licence, même s'ils ne reflétaient pas la réalité de la traduction professionnelle. Il s'est renforcé avec mes voyages et mes études à l'étranger. Surtout, je pense que la traduction me plaît, car j'aime être dans une position d'entre-deux, à la croisée des langues etdes cultures, et cette activité est le seul lieu où je me sente en prise simultanément avec les deux langues que j'affectionne et qui constituent mon identité.

Ma première expérience de la traduction littéraire était celle d'un essai scientifique sur Wallace, un contemporain de Darwin, portant sur la théorie de l'évolution et la sélection naturelle. Étant donné la complexité du sujet, j'ai dû passer plus de temps à effectuer des recherches qu'à traduire. Par la suite, j'ai repris contact avec un éditeur, les Éditions de l'Archipel, avec lequel j'avais déjà collaboré par le passé, car j'avais publié un livre sur Harry Potter lorsque j'étais adolescent, et c'est ainsi que j'ai obtenu mes premières missions de traduction de romans pour cette maison d'édition. Depuis, je travaille régulièrement avec l'Archipel et j'ai également travaillé pour les Éditions Play Bac, qui publient des romans et des livres pour la jeunesse. Ma préférence va à la traduction littéraire, bien que je pratique également la traduction spécialisée. Je trouve d'ailleurs que ces deux facettes du métier de traducteur sont complémentaires. Récemment, j'ai pris l'initiative de traduire quelques-uns des poèmes d'un poète britannique qui m'est cher, puis de le contacter. Il m'a répondu favorablement, et j'espère que cette démarche pourra aboutir à une publication française de ses textes.

Êtes-vous amené à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisé dans un seul genre littéraire précis ? Avez-vous rencontré des livres particulièrement difficiles ou agréables à traduire ?

Je travaille surtout pour les Éditions de l'Archipel, et je traduis essentiellement de la fiction grand public, des thrillers, des suspenses psychologiques, etc. Récemment, on m'a confié la traduction d'un roman de Dean Koontz. Certains passages mêlant vocabulaire spécialisé et

métaphores incongrues m'ont demandé beaucoup de temps et d'efforts. Par exemple, j'ai passé une journée entière à faire des recherches sur les descriptions de châteaux forts et leur terminologie. Bien que cela puisse être décourageant au début, une fois le travail terminé, la satisfaction est grande et cela représente un défi intéressant. En ce qui concerne mes projets de traduction préférés, j'ai beaucoup apprécié la traduction du roman *Hollywood Dream Machine*, qui raconte l'histoire d'une famille d'agents artistiques à Hollywood des années 60 aux années 90, et dont le style était à la fois très littéraire et très argotique.

Concrètement : comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ? Est -ce que vous lisez le livre avant de le traduire ?

Je vais prendre comme exemple un roman de James Patterson que je vais bientôt commencer à traduire, qui fait environ 250 pages. Habituellement, ce genre de roman me prend deux à trois mois. À mes débuts, j'essayais de traduire un chapitre, de le relire, puis de passer au suivant et ainsi de suite. Maintenant, je fais de moins en moins ça. Généralement, j'effectue une première traduction complète et j'y passe pas mal de temps. D'autres traducteurs vous ont sûrement dit qu'ils faisaient un premier jet très rapide et passaient plus de temps sur la relecture. Moi, je passe davantage de temps sur mon premier jet, je fais beaucoup de recherches et j'utilise énormément de dictionnaires et d'outils en ligne, pas par manque de compréhension ou de compétence, mais surtout pour fonctionner par association d'idées, pour stimuler mon imagination. Je lis également des textes parallèles afin de faire des relevés terminologiques. Une fois que j'ai fini un paragraphe, je le relis et je passe au suivant. Une fois que j'ai traduit l'ensemble du livre, je passe à la première relecture intégrale. Cette relecture-là est la plus désagréable pour moi, car le texte est encore entre l'anglais et le français. Cependant, avec l'expérience, mes traductions sont devenues plus agréables à lire dès le premier jet, car j'ai acquis des réflexes qui me permettent d'éviter certains pièges que j'identifie plus facilement qu'avant. Par exemple, je change rapidement les termes un peu ambigus dès la première traduction pour éviter que le lecteur ne bute dessus. La première relecture est une phase difficile et prend beaucoup de temps, car elle est encore une sorte d'hybride entre l'original et la traduction. Ensuite, j'ai généralement besoin d'une deuxième et d'une troisième relecture.

La nécessité de lire entièrement un ouvrage avant de le traduire dépend du livre en question. En ce qui concerne les romans policiers de James Patterson, qui sont très facilement compréhensibles avec des chapitres courts et un style simple, je ne suis pas convaincu qu'il soit nécessaire de le lire en entier avant de commencer la traduction. Dans ce cas-là, il est préférable de lire les cinquante premières pages pour comprendre de quoi il s'agit. Toutefois, il est important de ne pas manquer les différents indices cachés par l'auteur, même dans les romans simples. Heureusement, en relisant le texte à plusieurs reprises, nous pouvons toujours revenir sur ces indices que nous avons peut-être manqués.

Concernant la relecture, faites-vous parfois relire vos traductions par des proches ?

Au début, j'avais l'habitude de faire relire mes traductions, comme lorsque j'ai soumis les premiers chapitres de *Hollywood Dream Machine* à un ami. Cependant, je le fais rarement maintenant, faute de temps, et parce que je me fais davantage confiance. Récemment, j'ai testé mes traductions des poèmes que j'évoquais tout à l'heure sur plusieurs de mes proches. Il n'y a rien de tel pour savoir si elles créent l'effet recherché, car on n'a plus aucun recul quand on a passé des heures dessus. Après la première ou la deuxième relecture intégrale, je pose toujours quelques questions à une collègue anglaise sur certains passages de l'original, et quand j'ai encore des doutes, je contacte l'auteur en dernier recours. Pour améliorer la qualité de ma traduction, je trouve qu'il est idéal de la laisser reposer pendant au moins un mois (quand le temps le permet). Changer d'écran ou de police de caractères permet aussi de poser un regard neuf et de voir les choses plus clairement.

Vous connaissez sûrement l'adage italien « traduttore, traditore » selon lequel « Traduire, c'est trahir. » Dans quelle mesure la traduction littéraire est-elle un processus créatif ?

Je suis convaincu que la créativité est une composante essentielle de la traduction littéraire. Bien sûr, il faut être créatif pour trouver le compromis entre sens, effets, rythme, style, etc. C'est un travail de reformulation et de choix. Mais cela va au-delà. Les langues n'étant pas équivalentes, pas superposables, il se forme, lors du passage d'un système de langue à l'autre, des creux que le traducteur doit remplir, et c'est là que sa créativité s'exprime. Ainsi, selon moi, la « créativité » en traduction littéraire ne se résume pas à adapter des jeux de mots ou des références culturelles, même si ces aspects sont également des moments de plaisir : lorsqu'un jeu de mots se présente, par exemple, il est plus important de rendre la mécanique et l'intention derrière celui-ci plutôt que son sens littéral. Le son lui aussi peut créer du sens, encore plus en poésie ou en traduction de chanson. En somme, pour moi, la créativité en traduction est synonyme de fidélité, car elle seule permet de produire un texte cible qui synthétise tous les aspects de l'original.

Quels sont les mythes autour du traducteur littéraire ? Est-il possible de gagner sa vie uniquement grâce à la traduction littéraire ?

Je rencontre parfois des gens qui ignorent ce qu'est véritablement la traduction littéraire et se demandent pourquoi on ne peut pas mettre le texte entier dans Google Traduction ! Je pense que nous autres traducteurs et traductrices avons tout un travail de pédagogie à accomplir, surtout en ce moment où le public se laisse de plus en plus convaincre que la traduction est automatique. Ce travail passe par davantage de visibilité pour le traducteur et son métier, mais, à mon sens, il commence dès l'apprentissage des langues dans le cadre scolaire : on ne peut plus se contenter de les enseigner comme s'il existait des équivalences

strictes d'une langue à l'autre et qu'il suffisait de connaître tous les mots et les règles de grammaire pour savoir traduire… Il faut faire prendre conscience au grand public des enjeux de la traduction pour qu'il puisse exercer un œil critique sur les outils de traduction automatique qu'on lui propose.

Je pense que vivre de la traduction littéraire est possible, mais cela dépend de nombreux facteurs tels que la discipline, la réputation, la capacité à établir des contacts et à obtenir des contrats réguliers… Je vis de mieux en mieux de la traduction mais je pourrais probablement en vivre un peu plus confortablement si je me concentrais uniquement sur cette activité, avec une meilleure organisation. Je suis un peu dispersé, car j'aime faire des choses différentes, comme animer des ateliers de traduction dans des lycées ou, récemment, aux Assises de la Traduction Littéraire à Arles. Je donne par ailleurs des cours de français à l'Alliance française de Manchester, ce qui me permet de garder un pied dans l'enseignement et d'interagir régulièrement avec des collègues, la traduction étant un métier solitaire. Il est fréquent que les traducteurs littéraires exercent d'autres activités pour compléter leurs revenus.

Faut-il avoir une plume pour être traducteur littéraire ?

Je pense qu'il faut une part de technique, mais pas seulement. Personnellement, c'est justement la pratique de la traduction qui m'a appris à écrire. Elle m'a appris à peser chaque mot, à douter de tout, à retracer le processus créatif de l'auteur, à penser au lecteur… Il est difficile d'exercer le métier de traducteur littéraire sans aimer écrire, créer et recréer. En réponse à la question, je dirais que oui, cela est problématique pour la traduction littéraire si l'on n'a pas cette affinité avec l'écriture.

Comment qualifieriez-vous les réseaux de traducteurs ? Travaillez-vous avec d'autres traducteurs ?

Les associations de traducteurs telles que l'ATLF et ATLAS disposent de listes de diffusion pour permettre aux collègues de poser des questions et d'échanger sur les difficultés de traduction qu'ils et elles rencontrent. Elles organisent également des résidences, des rendez-vous dans des cafés, des séances de travail pour briser la solitude du métier. Les événements pour le grand public, tels que les joutes de traduction, permettent de mettre en avant notre métier. J'estime qu'il est important de sensibiliser le public à notre métier, notamment aujourd'hui par l'utilisation des réseaux sociaux pour aller encore plus loin. Ces associations sont précieuses, car elles nous aident également sur des questions juridiques telles que les contrats de traduction et la rémunération. Les traducteurs débutants peuvent être perdus et commettre des erreurs auprès des éditeurs, mais ces syndicats nous aident à défendre nos droits, car nous ne sommes pas en position de force face aux éditeurs.

À votre avis, quel est l'avenir de la traduction littéraire ?

Nous sommes tous dans l'incertitude en ce moment. D'aucuns croient inéluctable notre remplacement par les algorithmes de traduction automatique, mais je ne suis pas convaincu que ce sera le cas, à moins que l'on réussisse à rendre les machines aussi intelligentes (au véritable sens du terme) que les humains. Malgré des avancées considérables dans le domaine de la traduction automatique, il me semble improbable que les machines soient un jour capables de produire une traduction précise et cohérente sans intervention humaine. Le langage est si complexe, il existe tellement de façons de traduire un terme en fonction du contexte, que je ne vois pas comment la machine pourrait se débrouiller sans relecture par l'humain. Le vrai danger vient plutôt de la méconnaissance qu'a le grand public de ce qu'implique la traduction, et des personnes séduites par la traduction automatique qui imposeront son utilisation. Et, de fait, actuellement, on demande de plus en plus aux traducteurs – essentiellement en traduction pragmatique – de devenir des « post-éditeurs », c'est-à-dire de repasser derrière la machine. C'est dommage, car la qualité s'en ressent, et c'est une tâche bien moins créative – et bien plus ingrate. J'ai une piètre connaissance des algorithmes, alors j'ignore peut-être tout le potentiel des machines et me leurre peut-être. Mais je pense que les concepteurs de ces algorithmes de « traduction » automatique, de leur côté, n'ont pas pris la pleine mesure de la complexité des langues et de leurs relations. La vraie question est : quelle qualité souhaitons-nous ? Dans ce monde où on n'a plus le temps de lire, va-t-on finir par se contenter d'une qualité machine, c'est-à-dire d'un texte insipide qui nous permette néanmoins de saisir le sens global (avec des erreurs, à moins d'une relecture humaine) ? S'agissant de la traduction littéraire, je veux croire qu'on continuera à être attaché à la qualité et au plaisir de lecture, et donc que cette traduction a encore un avenir.

Traductrice littéraire
Anglais / Allemand > Français

Justine Coquel

« Sans traducteurs, les lecteurs français n'auraient pas accès à la littérature étrangère dans toute sa richesse et sa diversité. »

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenue traductrice littéraire ?

Mon parcours est assez classique. J'ai obtenu un master en traduction à Angers, avec une spécialisation en littérature allemande et anglaise. Ensuite, j'ai suivi une formation de correctrice auprès du Centre d'Écriture et de Communication (CEC) de Paris, et j'ai commencé à me faire connaître en envoyant des fiches de lecture et mon projet de fin d'études (une traduction d'un extrait d'un roman inédit à l'époque) à des éditeurs. C'est ainsi que j'ai obtenu mon premier contrat de traduction, un polar pour Actes Sud, en 2011. Depuis, j'ai travaillé pour d'autres éditeurs et je suis devenue essentiellement traductrice littéraire, travaillant surtout de l'allemand vers le français (80% environ) et dans une moindre mesure de l'anglais vers le français (20%). J'ai également travaillé comme traductrice technique, traduit des sites web, des magazines et des articles de presse. Actuellement, je traduis principalement des livres et je fais également des lectures pour des maisons d'édition, ce qui est un bon moyen de me faire connaître. Par ailleurs, si la maison d'édition est intéressée par un livre que j'ai lu et qu'elle souhaite le publier en français, cela peut conduire à un contrat de traduction.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

En matière de traduction littéraire, la difficulté peut se manifester à différents niveaux, que ce soit au niveau du sens, d'une unité de sens, d'une phrase, d'un mot ou d'une expression. Pour surmonter ces difficultés, il est possible de demander des éclaircissements à l'auteur, s'il est encore vivant, mais si ce n'est pas le cas, le traducteur devra faire des choix et être en mesure de les justifier auprès de son éditeur. Il est donc nécessaire d'avoir une connaissance approfondie du texte, du contexte et de l'auteur, ainsi que d'utiliser à bon escient des outils tels que des dictionnaires de synonymes. Être un véritable couteau suisse, ou être capable de s'entourer de personnes compétentes dans des domaines tels que la chasse, la pêche, etc., est une compétence indispensable pour s'adapter à différentes situations et avoir une expertise pluridisciplinaire. En outre, le traducteur doit avoir des compétences linguistiques et rédactionnelles solides, ainsi qu'une capacité à s'adapter à différentes situations. Enfin, il est nécessaire de comprendre la chaîne du livre et les différents acteurs qui interviennent dans le processus de publication.

Êtes-vous amené(e) à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisé(e) dans un seul genre littéraire précis ?

En tant que traductrice, je cherche à diversifier mes projets et à ne pas me spécialiser dans un seul type de texte, car cela peut rendre difficile l'insertion dans le milieu éditorial. Je suis intéressée par différents types de textes et j'essaie de proposer des idées originales au-delà des propositions qui me sont faites.

Bien que j'aie commencé avec des romans policiers, j'ai également traduit des recueils de pensées, de la poésie, de la littérature blanche[1] et maintenant, de la science-fiction. Bien sûr, certains textes me plaisent plus que d'autres, mais je cherche toujours à varier mes projets pour ne pas être étiquetée comme spécialiste d'un genre en particulier. Grâce à cette approche, on me propose des textes variés.

Vous parlez de textes que vous aimez plus ou moins. Est-ce que vous avez le souvenir, d'un ouvrage qui a été particulièrement difficile à traduire ou alors, à l'inverse, un ouvrage que vous avez vraiment adoré traduire ?

Je pense que le texte le plus difficile à traduire jusqu'à présent est un roman de science-fiction datant des années 20 qui a été récemment redécouvert par l'éditeur en question. Il a été entièrement retravaillé par la maison mère, car la langue allemande était un peu dépassée, étant donné que le livre a été publié il y a plusieurs décennies. Malheureusement, je n'ai pas pu entrer en contact avec l'auteur, car il est décédé, tout comme ses ayants droit. Cependant, lorsqu'on est confronté à des difficultés, une méthode courante est de collaborer avec quelqu'un d'autre pour résoudre les problèmes. En ce qui concerne le livre que j'ai le plus apprécié de traduire, il s'agit d'un petit recueil de pensées intitulé *1000 émotions qui n'ont pas de nom* que j'ai traduit il y a environ dix ans. Il était composé de mille phrases courtes exprimant des émotions du quotidien, telles que la sensation de bonheur que l'on ressent en marchant sur du sable chaud, des phrases simples qui réchauffent le cœur et qui sont très amusantes à traduire.

Concrètement, comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ?

En tant que traducteur, lorsqu'un éditeur vous contacte pour proposer un texte à traduire, il y a deux écoles : certains traducteurs découvrent l'œuvre au fur et à mesure de la traduction, tandis que d'autres préfèrent lire le livre en entier avant de commencer à traduire. Je fais partie de ce deuxième groupe et cela me permet d'identifier les passages qui pourraient poser problème et d'estimer la durée et la date de remise de la traduction. Une fois la lecture terminée, je commence à traduire le texte. Je rédige un premier jet brut, en veillant à ne rien oublier. Ensuite, je fais un deuxième passage phrase par phrase pour vérifier que je n'ai rien oublié et pour éliminer les adverbes en trop, les répétitions, etc. Je m'efforce de rester fidèle au style de l'auteur et de rendre la version française la plus cohérente possible. Si possible, je laisse reposer la traduction et effectue une dernière relecture pour m'assurer de sa cohérence avec la version originale. Enfin, j'envoie ma traduction à l'éditeur en espérant qu'elle sera appréciée. Par ailleurs, j'ai une unité de temps subjective d'environ une centaine de pages par mois, ce qui me permet de prendre le temps d'effectuer des recherches et de relire le texte.

[1] La littérature blanche relève de la littérature générale et non de la littérature de genre.

Si un livre fait 400 pages, je prends au minimum 4 mois pour le traduire, afin de me laisser suffisamment de temps pour effectuer des recherches et relire le texte. Cependant, lorsqu'un éditeur me contacte pour traduire un livre, il souhaite souvent une réponse rapide quant au délai de traduction, sans que j'aie eu le temps de lire le livre. Dans ce cas-là, je donne une estimation approximative, en précisant qu'elle peut varier une fois que j'aurai lu le texte. L'éditeur peut alors réagir et accepter ou non le délai proposé. Il peut arriver que, malgré une estimation de délai réaliste, des imprévus surgissent et que je sois obligée de refuser un contrat, plutôt que de livrer un travail bâclé qui nuirait à ma réputation. Il est important de savoir dire non, parfois, et de reconnaître ses limites. Par exemple, lorsque l'on me propose de traduire une pièce de théâtre alors que je ne suis pas spécialisée dans ce domaine, je préfère décliner l'offre plutôt que d'effectuer un travail médiocre. Il est essentiel que d'autres traducteurs fassent de même.

Quelles sont les compétences nécessaires pour devenir traducteur littéraire et quel conseil donneriez-vous aux étudiants qui souhaitent se lancer dans la traduction littéraire ?

Il est essentiel de lire énormément lorsque l'on veut devenir traducteur. Les étudiants qui souhaitent se lancer dans cette voie doivent aimer lire, car la solution à une difficulté de traduction peut être trouvée dans un livre. Par exemple, lorsqu'on cherche une expression spécifique et qu'on ne la trouve pas dans les dictionnaires, il peut arriver de la découvrir dans un livre, même si celui-ci est dans une langue différente ou aborde un thème différent. Les compétences rédactionnelles sont importantes, mais il est également crucial d'être flexible et réactif, de participer à des formations pour améliorer ses compétences et de se tenir informé des évolutions de la langue, surtout si on ne vit pas dans le pays où la langue est parlée. Les rencontres sont également primordiales dans ce métier, car il s'agit d'un métier de réseau. Il est donc important de participer à des salons, des rencontres entre auteurs et public, etc., pour rencontrer des éditeurs, des auteurs, des collègues et tisser un réseau professionnel. Il existe des associations comme l'ATLF en France qui proposent des événements pour mettre en avant les traducteurs et permettre de se faire connaître du public. En somme, la lecture, la flexibilité, la formation continue et le réseautage sont des compétences clés pour réussir dans le métier de traducteur.

Vous connaissez sûrement l'adage italien "traduttore, traditore" selon lequel "Traduire, c'est trahir." Quelle est la part de création dans la traduction littéraire ? Quels sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

Il est courant de penser que les traducteurs sont des dictionnaires ambulants capables de répondre à toutes sortes de questions dans n'importe quel domaine grâce à leur maîtrise de la langue. Cependant, il existe aussi le mythe selon lequel les traducteurs ne font que reprendre les mots de l'auteur sans processus de création.

En réalité, les traducteurs sont aussi des auteurs et doivent parfois adapter le texte plutôt que de le traduire littéralement pour recréer le même effet chez le lecteur français. Pour cela, il est nécessaire d'être à l'aise avec tous les processus de la rédaction.

À votre avis, quel est l'avenir de la profession de traducteur littéraire ? Est-ce que c'est un métier dont on vit ?

La traduction littéraire est une profession qui peut être lucrative pour ceux qui sont déjà bien établis. Les traducteurs reçoivent souvent des commandes lorsqu'un livre sort en anglais ou en allemand. Toutefois, la plupart des traducteurs ont des emplois supplémentaires, généralement liés au domaine du livre. Les traducteurs plus expérimentés peuvent donner des cours et former les étudiants à la profession. Il est important de reconnaître les traducteurs comme des auteurs à part entière en mentionnant leur nom sur les couvertures des livres et en les citant régulièrement. Bien que l'intelligence artificielle puisse être capable de traduire rapidement, elle n'a pas encore la capacité de comprendre et de créer un univers comme le ferait un humain. Il est essentiel de continuellement promouvoir la profession de traducteur afin que les gens puissent continuer à prendre conscience de l'importance des traducteurs dans la publication de littérature étrangère.

Quel rapport entretenez-vous avec les auteurs et autres traducteurs ? Quelle est votre implication dans L'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF) ?

Toute relation contractuelle peut mener à des tensions et des frustrations. Et cette règle n'échappe pas à l'édition. Il peut arriver que certains éditeurs proposent des modifications qui peuvent sembler inadéquates. C'est pourquoi il est important de bien connaître son texte et ses choix pour pouvoir les justifier. Il y a toujours un dialogue avec le correcteur qui va faire des propositions, et il est important de discuter de ces propositions pour améliorer le texte. Il est possible que lors de cet échange, le traducteur reconnaisse que les propositions du correcteur sont plus judicieuses que les siennes. Cela peut être frustrant, mais il est important de garder un regard extérieur pour s'améliorer. La relation avec l'éditeur (ou toute autre personne qui a le texte entre les mains) se passe bien si la communication est bonne. En cas de conflit majeur avec un éditeur, il est recommandé de se rapprocher d'associations comme l'ATLF qui peuvent intervenir comme médiateur. Il faut savoir que la traduction implique la gestion de la totalité des aspects du travail, de la relation avec l'éditeur à la gestion des contrats et des aspects fiscaux et sociaux. Il est important de bien comprendre tous ces aspects pour éviter les arnaques et que la relation avec l'éditeur se passe le mieux possible.

Traducteur littéraire
Allemand > Français

Dominique Tassel

« L'avenir de la traduction littéraire est donc lié à l'avenir de la littérature, et tant que la littérature existe, la traduction littéraire existera aussi. »

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenu traducteur littéraire ?

Je suis devenu traducteur littéraire en plusieurs étapes. J'ai d'abord fait des études germaniques, puis j'ai travaillé dans le domaine de la littérature et j'ai publié aux Éditions du Seuil dans les années 60. J'ai également travaillé avec le philosophe Michel Foucault, avec qui j'ai entretenu un certain lien. Il m'a proposé de traduire Nietzsche, ce qui me semblait évidemment tout à fait extraordinaire. Il y a finalement eu des problèmes avec les éditions Gallimard et je n'ai pas pu faire cette traduction. Plus tard j'ai pu traduire *L'Antéchrist* de Nietzsche, qui fut ma première traduction littéraire et qui m'a évidemment beaucoup mobilisé intellectuellement et linguistiquement. Ensuite je n'ai pas traduit pendant un certain temps. En 1968, j'ai travaillé avec le grand poète allemand Paul Celan à l'école normale supérieure. J'avais demandé à pouvoir assister à ses cours puisque je trouvais que c'était un extraordinaire traducteur. Après cela, j'ai rapidement passé l'agrégation d'allemand en 1968 et j'ai tout de suite enseigné à l'université. J'ai enseigné à Lyon, à Alger et finalement à Vincennes et à Saint-Denis, et ce jusqu'à ma retraite. J'ai recommencé à traduire environ entre le milieu des années 70 et le début des années 80.

À partir de là, j'ai traduit une trentaine de livres, avant tout de la littérature, mais aussi un peu de sciences humaines. Et puis, à côté j'ai aussi un peu traduit pour des amis de temps en temps. Et voilà, aujourd'hui je continue de traduire, j'ai vraiment besoin de ça, c'est quelque chose que j'ai aimé petit à petit, ça n'a pas tout de suite été le cas. Ma dernière traduction parue, c'est le *Journal de Kafka* pour Folio. Je viens aussi de retraduire *les Désarrois de l'élève Törless*, Musil étant un de mes grands écrivains préférés. Je viens aussi de signer avec les Belles Lettres un contrat pour traduire *La Mort à Venise* de Thomas Mann.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

Un des plus gros enjeux est de savoir si on met plus l'accent sur la langue cible ou au contraire si on essaye de faire entendre une spécificité de la langue que l'on traduit dans la langue d'arrivée, sans verser dans cette horreur qui est appelée le français de traduction, où l'on devine tout de suite que c'est une traduction. De plus, une des complications de la traduction est le fait qu'on s'en occupe assez peu, finalement. Il y a des positions d'écrivains assez extrêmes là-dessus. D'un côté, vous avez quelqu'un comme Thomas Bernhard, le grand écrivain autrichien, qui disait que l'on devrait faire disparaître son nom des traductions qui ont été faites dans différentes langues, car ce texte n'est, d'après lui, pas le sien, c'est celui du traducteur. C'est la position extrême. Pour cette question, les syndicats arrivent à obtenir des droits, par exemple, l'ATLAS a réussi à obtenir l'obligation de mentionner le nom du traducteur. De plus, pour tous les enjeux financiers du métier, les syndicats ont fait en sorte que le métier de traducteur littéraire soit de mieux en mieux reconnu. Autrefois, les traducteurs littéraires étaient payés en droits d'auteur, aujourd'hui, il existe la norme des 23€ le feuillet, sans distinction de difficulté. Cependant, tous les éditeurs ne payent pas 23€.

Avez-vous rencontré des livres particulièrement difficiles à traduire ?

Ça dépend de la nature de la difficulté. Par exemple, la principale difficulté du premier texte que j'ai traduit, un texte de Nietzsche, résidait dans le fait que c'était ma toute première traduction littéraire. J'avais déjà une expérience d'écriture, mais c'est autre chose quand il s'agit de traduire. De plus, il s'agit de Nietzsche, c'est impressionnant. Il y a quelques ouvrages qui m'ont posé problème lors de ma carrière, mais j'ai eu la chance pour un de ces ouvrages de pouvoir échanger avec l'auteur, car nous étions à ce moment-là dans une résidence pour traducteurs à la frontière des Pays-Bas. Parfois, on ne peut pas échanger avec l'auteur, car il est décédé ou alors d'autres auteurs ne sont absolument pas intéressés par la traduction de leur livre. Évidemment, les difficultés ne seront pas les mêmes d'un livre à un autre, en fonction des libertés que l'on aura en tant que traducteur, qui ne seront pas les mêmes chez Kafka, par exemple, ou chez un autre auteur. Un dernier exemple en ce qui concerne la difficulté, j'ai traduit l'*Histoire de l'art de l'antiquité*, livre de Johann Joachim Winckelmann, qui est le fondateur de l'histoire de l'art, finalement.

Le problème dans cet ouvrage est que vous avez des œuvres, des médailles, des statuettes, qui ne sont pas forcément des grands chefs-d'œuvre, sont décrites très précisément, mais nous ne pouvons pas les voir. J'avais donc demandé à la maison d'édition de me payer un séjour à Rome pour voir les œuvres en question, ce qui m'a évidemment été refusé. J'ai donc pu travailler avec une historienne d'art italienne et il a fallu que l'on me procure des images de ces œuvres. De plus, ce livre était écrit dans une langue du XVIIIe siècle, il fallait donc trouver un moyen pour traduire en langue actuelle un livre dont on sait qu'il a été écrit au XVIIIe. Un autre problème d'époque est celui des romans actuels, que je refuse de traduire aujourd'hui, car je ne vais plus en Allemagne quotidiennement et cela me paraît totalement impossible de traduire correctement un roman qui se situe dans l'Allemagne actuelle si on n'a pas une vie quotidienne minimale avec l'Allemagne actuelle, ça va de la publicité à la façon dont les gens se comportent dans les cafés ou les rapports sociaux.

Êtes-vous amené à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisé dans un seul genre littéraire précis ?

Non, je ne suis pas spécialisé dans un seul genre précis. Ce que je ne traduis pas, c'est le théâtre, parce que je ne suis pas un grand amateur de théâtre, c'est quelque chose de tout à fait particulier. Cependant, ça m'est arrivé une fois et j'ai eu une expérience un peu amère. C'était pour l'auteur Süskind, connu pour son ouvrage *Le Parfum* qui a été le seul best-seller littéraire de langue allemande d'après-guerre. Il a écrit une pièce qui s'appelle la Contrebasse. J'avais accepté parce que c'est un monologue, il n'y a pas de dialogue. Je me suis donné beaucoup de mal pour cette traduction, en me documentant beaucoup sur l'histoire de la contrebasse et les différents types de contrebasses, et ça n'a finalement pas été accepté par l'auteur qui avait négocié un droit de regard sur les traductions, tandis que l'éditeur avait accepté. En temps normal, c'est uniquement l'éditeur qui juge les traductions.

Concrètement, comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ? Combien de temps faut-il pour traduire un roman par exemple ?

Je vais prendre l'exemple de Kafka, car c'est la traduction qui m'a pris le plus de temps. C'était son Journal, un texte d'environ 900 pages dans sa version allemande, et cela m'a pris 3 ans. Pour les étapes de traduction, je commence par la lecture du livre, du début à la fin. Mais il m'est arrivé deux fois de commencer à traduire à partir de la première phrase et de découvrir le livre. Ensuite vient le processus de traduction au fur et à mesure de l'histoire ainsi que la relecture.

Quelles sont les compétences nécessaires pour devenir traducteur littéraire et quel conseil donneriez-vous aux étudiants qui souhaitent se lancer dans la traduction littéraire ?

Il faut être un passionné de littérature. Peut-être même que le terme de « compétence » n'est pas le terme adéquat parce que si la compétence se définit techniquement, ça ne suffit pas à décrire ce qu'on pourrait ensuite appeler une compétence de traducteur. Je crois que ce qu'il faut, c'est se risquer à écrire et faire preuve d'audace à écrire.

À votre avis, quel est l'avenir de la profession de traducteur littéraire ? Est-ce que c'est un métier dont on vit ?

Oui, évidemment, ce métier a un avenir. Parce que sur la fameuse question des machines à traduire, on arrive à des résultats parfois extraordinaires sur des langages techniques très codés, par exemple le droit. Il y a déjà des expériences de traduction par des machines qui sont dévastatrices pour les traducteurs parce qu'ils se voient privés potentiellement des traductions banales ou simplement « techniques » si cela existe, ce dont je doute à part les catalogues de telle ou telle marchandise. Mais en ce qui concerne la traduction littéraire, tant qu'il y a de la littérature, il y a de la traduction littéraire. Les choix que feront les machines ne permettent en aucun cas de supprimer le traducteur. L'avenir de la traduction littéraire est donc lié à l'avenir de la littérature, et tant que la littérature existe, la traduction littéraire existera aussi.

Traducteur littéraire
Anglais > Français

Etienne Gomez

« La traduction donne une voix aux auteurs dans d'autres langues que la leur. »

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenu traducteur littéraire ?

Je me suis orienté vers la traduction littéraire après une formation de médiéviste. Mais il m'a fallu beaucoup de temps pour pouvoir traduire de la littérature générale et, au cours de cette période, j'ai saisi plusieurs opportunités dans des domaines variés comme la traduction technique, la littérature jeunesse et la bande dessinée, ou encore la littérature académique avec des articles d'histoire littéraire et d'histoire de l'art et des essais. Bien que cela puisse sembler éloigné de la littérature générale, j'ai apprécié – et j'apprécie encore – ces opportunités – dont certaines se sont sans doute présentées à moi du fait de ma formation universitaire –, car elles m'ont permis de toucher à des domaines très différents, ce qui, comme je m'en suis aperçu par la suite, est une grande chance. Je me suis souvent engagé dans des traductions sans connaître le terrain, en faisant des recherches au coup par coup. C'est d'ailleurs arrivé pour des romans aussi. L'idée de traduire uniquement des textes portant sur des domaines de spécialité qu'on maîtriserait déjà est sans doute pertinente à un certain point de vue, mais elle ne m'attire pas beaucoup.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

On dit souvent que l'objectif principal du traducteur est d'être fidèle au texte, mais encore faut-il savoir à quoi être fidèle dans ce texte, car un texte est un ensemble complexe. Personnellement, je cherche à retranscrire les faits, les éléments de contenu, mais aussi les effets, même si cela signifie s'écarter de la lettre du texte. Chaque traducteur a une attitude différente, et chaque texte aussi pose des enjeux différents. Pour moi, mon travail consiste à permettre à l'auteur de s'exprimer dans une autre langue que la sienne en lui fournissant les outils nécessaires pour maîtriser un certain type de discours. Par exemple, si je traduis un texte universitaire, je dois puiser dans les ressources disponibles dans ce genre en langue française, autrement dit dans les conventions universitaires en langue française pour rendre compte des idées, des raisonnements et des enchaînements contenus sous une autre forme dans le texte d'origine. En fin de compte, je vois la traduction comme une façon de donner une voix aux auteurs dans d'autres langues que la leur.

Est-ce que vous avez le souvenir d'un ouvrage qui a été particulièrement difficile à traduire ou alors, à l'inverse, un ouvrage que vous avez vraiment adoré traduire ?

Ma traduction la plus difficile à ce jour a été *Murmurer le nom des disparus*, de Rohan Wilson (Albin Michel, 2021), deuxième volet d'un grand roman national tasmanien qui dresse un tableau de la Tasmanie à la fin du XIXe siècle, avec la colonisation, la guerre noire et les émeutes ouvrières occasionnées par la création d'un impôt pour le développement du chemin de fer dans le pays.

La responsable des traductions chez Albin Michel m'a envoyé le livre à lire, et, quand j'ai accepté de le traduire, elle s'est réjouie que je me sente « les épaules » pour traduire un texte aussi « casse-gueule ». En commençant, j'ai compris ce qu'elle voulait dire… Le roman décrit les différents aspects géographiques du pays, sa faune et sa flore, ainsi que les villes principales et les différentes campagnes, tout en explorant les aspects historiques et politiques de l'époque. Les personnages déclassés, en particulier les Irlandais envoyés au bagne, ont aussi le rôle principal, avec leurs façons de parler et leurs références culturelles propres. L'auteur ayant par ailleurs l'ambition de créer ce qu'on appelle un grand roman national, il a insufflé une grande poésie dans certains passages parmi lesquels celui dont le titre est extrait, et il a traité les « flashbacks » sous la forme de phrases longues de plusieurs pages. La traduction de ce texte s'est ainsi révélée particulièrement difficile et je garde un souvenir vaguement terrorisé de la description de l'arrivée du train à la fin du long quatrième chapitre, qui a marqué pour moi le creux du désespoir !

Concrètement, comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ?

Ma méthode de travail consiste en trois étapes : la première consiste à traduire rapidement le texte en français pour « me débarrasser » de l'anglais, la deuxième consiste à reprendre la traduction pour la rendre lisible, correcte et pertinente en français, et la troisième étape, à la fois relecture et vérifications, permet d'apporter les derniers ajustements. Cette troisième étape n'est pas la plus longue ni la plus difficile, mais elle est importante, car on « sent » nettement les points d'achoppement, les dernières erreurs qu'il faut corriger. En ce qui concerne la relecture, je bénéficie parfois des remarques de proches qui aiment lire mes travaux, mais les remarques les plus utiles sont celles des éditeurs et des relecteurs.

Quelles sont les compétences nécessaires pour devenir traducteur littéraire et quel conseil donneriez-vous aux étudiants qui souhaitent se lancer dans la traduction littéraire ?

Pour devenir traducteur littéraire, il faut souvent proposer des textes à des éditeurs, et dans cet exercice, il est essentiel d'être passionné par la littérature et d'avoir quelque chose à dire sur le texte apporté à l'éditeur. En d'autres termes, il est important d'avoir un projet clair et une idée solide de ce que l'on souhaite apporter à l'édition. Il est également nécessaire de maîtriser les codes linguistiques et littéraires de l'époque du texte qu'on traduit, ainsi que de comprendre les différents courants littéraires et les styles des auteurs. L'objectif de la traduction est de permettre à quelqu'un de s'exprimer dans une autre langue, tout en respectant son imaginaire et sa vision artistique. Les étudiants doivent donc être conscients de ces aspects et être capables de les appliquer à leurs traductions pour convaincre les éditeurs de leur talent.

Vous connaissez sûrement l'adage italien "traduttore, traditore" selon lequel "Traduire, c'est trahir." Quelle est la part de création dans la traduction littéraire ?

Je ne sais pas dans quel contexte est apparu ce jeu de mots, qui était sans doute spirituel à l'origine, mais dont la répétition finit par devenir lassante. Il est évident qu'il n'y a pas trahison à partir du moment où toutes les parties sont d'accord, qu'on ne travaille pas dans le dos les uns des autres et qu'on sert un intérêt commun. Mais il est aussi évident que le traducteur ne peut pas sans arrêt consulter l'auteur sur les passages qui nécessitent une part de reconstruction dans sa langue pour une raison ou pour une autre – jeux de sonorités, jeux de mots, humour, « intraduisibles », etc. Il n'y a alors pas trahison, mais plutôt respect des données du texte, et c'est bien pour cela qu'en France du moins le traducteur a le statut d'auteur. Mais, pour terminer sur ce point, je trouve qu'il faut aussi aborder la part d'édition parfois contenue dans la traduction, quand le texte à traduire n'a pas ou pas suffisamment été édité dans la langue d'origine, ce qui, matériellement, objectivement, arrive souvent pour une raison ou pour une autre. Le traducteur est le premier témoin – en même temps que la première victime – de ce qu'il faut bien appeler un défaut de fabrication, et il peut alors intégrer une part d'édition dans la traduction, en accord avec l'éditeur. L'édition de texte est-elle une trahison ? peut-on alors se demander. Si le mythe de l'éditeur malveillant ou incapable est tout aussi tenace que celui du *traduttore, tradittore*, il est tout aussi lassant et injustifié.

Quels sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

L'idée que les traducteurs sont solitaires est un mythe qui se vérifie pour certains mais pas pour tous. En tant que traducteur, on peut rencontrer de nombreuses personnes, tels que des éditeurs, des collègues traducteurs, des auteurs, en gros tous les acteurs de la culture. Il existe également des associations de traducteurs actives, telles que l'ATLF et ATLAS, ainsi qu'un regroupement d'associations à l'échelle européenne, le CEATL. Il s'agit donc d'un métier qui peut être très enrichissant en termes de rencontres. Un autre mythe est que les traducteurs peuvent travailler pour une maison d'édition en tant que salariés, ce qui n'est pas le cas. Les traducteurs travaillent au contrat, même s'ils peuvent entretenir une relation professionnelle au long cours avec une maison d'édition. Enfin, la question de savoir si un bon traducteur est un traducteur invisible est une question complexe. Certains estiment que le traducteur doit être invisible pour que le texte d'origine soit fidèlement transmis dans la langue d'arrivée, tandis que d'autres estiment qu'il est inévitable que la voix du traducteur se fasse entendre et que la question est plutôt de savoir comment elle peut accompagner au mieux celle de l'auteur. Il s'agit d'une question plurielle qui peut être explorée de différentes manières.

À votre avis, quel est l'avenir de la profession de traducteur littéraire ? Est-ce que c'est un métier dont on vit ?

En toute honnêteté, comme j'ai moins de dix ans d'expérience dans la profession, je ne suis pas le mieux placé pour répondre à la première partie de la question. La profession de traducteur a clairement évolué et je ne sais pas ce qui va se passer. Je prends très au sérieux la menace de l'intelligence artificielle. Du point de vue intellectuel et moral, c'est un non-sens, mais du point de vue purement socio-économique, c'est une menace sérieuse qui peut faire beaucoup de mal à la littérature et au monde littéraire, de même que certaines théories politiques ou certains modèles économiques, intenables en tant que tels, sont mis en application pendant des années au détriment de vies entières. Pour répondre à la deuxième partie de la question, rares sont les traducteurs qui vivent de leur métier, même si certains y parviennent en se faisant un nom dans la traduction littéraire. Il y a deux catégories de traducteurs qui vivent de leur métier : ceux qui sont connus et appréciés pour leur personnalité, leur sensibilité, etc., qui peuvent être médiatisés et très recherchés par les éditeurs, et ceux qui acceptent tout type de textes, même ceux qui ne les intéressent pas d'un point de vue littéraire. Pour le reste, beaucoup de traducteurs ont un pied ailleurs, le plus souvent dans l'édition ou dans l'enseignement. En ce qui me concerne, j'ai été professeur avant de devenir traducteur, et je le suis toujours.

Traductrice littéraire
Anglais / Allemand > Français

Virginie Pironin

« La traduction littéraire est une affaire de passion et de partage. »

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenue traductrice littéraire ?

Je suis traductrice littéraire depuis 2015, mais je traduis également en parallèle des textes pragmatiques tels que du marketing, des newsletters et des articles de blog. Par le passé, j'ai aussi travaillé sur des projets de traduction technique. Bien que je n'aie à la base pas suivi de formation en traduction à proprement parler, j'ai obtenu une licence en littérature anglaise. J'ai ensuite effectué un échange Erasmus en Allemagne, où je suis restée et ai acquis de solides connaissances en allemand. C'est à cette époque que s'est éveillé mon intérêt pour la traduction littéraire. J'ai réalisé que cette profession me permettrait de fusionner mes deux passions pour l'écriture et les langues. J'ai ensuite obtenu plusieurs diplômes en langues et en traduction et j'ai commencé à démarcher pour des travaux de traduction. J'ai débuté ma carrière en travaillant pendant presque quatre ans en tant que traductrice interne pour deux agences de traduction différentes. En parallèle, j'ai participé à des stages de traduction littéraire et préparé des projets que j'ai proposé à des éditeurs. En 2015, j'ai traduit mon premier roman. Depuis, je travaille régulièrement sur des projets de traduction littéraire. J'ai fait partie de la promotion 2021 de l'École de Traduction Littéraire (ETL), qui forme de jeunes traducteurs en début de carrière.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

Ce qui me motive beaucoup dans la traduction littéraire, c'est de pouvoir rendre accessibles les livres que j'ai apprécié à un public francophone qui ne lit pas forcément l'anglais ou l'allemand. Je crois qu'il est important de pouvoir découvrir des littératures différentes, car elles abordent des thèmes variés, présentent des styles d'écriture ou des manières de penser dont on n'a peut-être pas l'habitude et sont une ouverture sur d'autres cultures. Il y a beaucoup de choses qui se transmettent dans la littérature et je trouve cela très intéressant et important de pouvoir partager et faire découvrir ces éléments à d'autres personnes qui le souhaitent.

Êtes-vous amenée à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisée dans un seul genre littéraire précis ?

Actuellement, je n'ai pas l'envie de me spécialiser dans un genre spécifique. Jusqu'à présent, j'ai traduit principalement des romans de littérature générale, mais également des beaux livres d'art et de voyage, de même qu'un recueil épistolaire de Rosa Luxemburg. J'ai eu la chance de travailler sur des projets variés, dont dernièrement la traduction du rapport d'enquête sur l'assaut du Capitole aux États-Unis, même si ma contribution y a été plutôt minime. Ce que j'aime avant tout dans la traduction, c'est que je ne m'ennuie jamais, car je suis justement amenée à travailler sur des sujets et dans des domaines très différents.

Quelle(s) est/sont l'œuvre/les œuvres dont la traduction a été le défi le plus difficile pour vous ?

En 2021, j'ai traduit l'ensemble des textes allemands du livre *Franz Kafka : Les Dessins*. Ce livre était très attendu, car il permettait enfin au public d'avoir accès à ces dessins. Le délai de publication, imposé par les éditeurs allemands, était très serré et le texte allemand n'était pas encore finalisé, ce qui a exigé des modifications de dernière minute. J'ai également dû effectuer des recherches importantes pour répondre aux exigences de la longue bibliographie et des nombreuses citations présentes dans le livre. Ce projet a été le plus grand défi de traduction que j'ai eu à relever jusqu'à présent.

Concrètement, comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ?

Ma méthode de travail consiste tout d'abord à lire le texte en entier, puis à en faire une première traduction rapide sans chercher à peaufiner, en me concentrant sur le sens. Lorsque je rencontre des passages complexes qui requièrent une réflexion approfondie, j'ai pour habitude de les surligner en couleur afin de les identifier plus facilement lors de ma relecture. Je reprends ensuite mon texte avec l'original afin de l'affiner en recherchant à chaque phrase la formulation qui me semble la plus adéquate dans le contexte. Parfois, je laisse plusieurs alternatives ou me mets des commentaires à moi-même, pour la relecture suivante. Quand mon texte est prêt, j'en fais une relecture complète sur papier pour vérifier la qualité de la traduction et je consulte le texte source uniquement si j'ai un doute sur une phrase ou une expression. Quand le temps le permet, j'essaye de faire une pause de quelques jours entre chaque étape, afin de prendre du recul sur le texte. Enfin, je transmets ma traduction aux éditeurs qui la relisent et me font part de leurs annotations et suggestions. Je révise la traduction en fonction de leurs commentaires et si besoin, je propose une troisième solution, quand par exemple je ne suis pas d'accord avec leur proposition et qu'eux ne sont pas satisfaits de la mienne. Avant l'impression, je reçois une dernière version corrigée pour validation.

Quelles sont les compétences nécessaires pour devenir traducteur littéraire et quel conseil donneriez-vous aux étudiants qui souhaitent se lancer dans la traduction littéraire ?

Lorsqu'on effectue une traduction, il est essentiel de maîtriser les langues source et cible ainsi que de connaître en profondeur les cultures associées à ces langues. La curiosité joue également un rôle important, car elle permet de découvrir de nouveaux éléments culturels qui aident à la compréhension des textes sources ou que l'on peut incorporer dans les traductions. Même si la perfection est impossible à atteindre, il est essentiel de faire preuve de rigueur tout au long du processus de traduction et de maintenir une cohérence stylistique sur l'ensemble du texte. Il est également important de faire preuve d'ouverture d'esprit

lorsqu'on reçoit des remarques ou des suggestions de la part d'éditeurs ou d'autres personnes impliquées dans le projet. Bien que le travail de traduction soit souvent solitaire, il est important de se rappeler qu'il s'agit d'un effort d'équipe. Les auteurs peuvent être des ressources précieuses pour répondre à des questions spécifiques. Si l'auteur n'est pas disponible, il peut être utile de consulter des personnes de son entourage pour obtenir des clarifications supplémentaires. Aux étudiants qui souhaitent se lancer dans la traduction littéraire, je conseillerais de ne pas se décourager trop rapidement, car c'est un domaine où les choses prennent parfois beaucoup de temps. C'est une chose à laquelle j'ai été et suis encore confrontée, au moment de trouver un éditeur pour mes projets, mais aussi par la suite, entre le moment où un éditeur achète les droits d'un livre et celui où la traduction est publiée. Par ailleurs, je pensais naïvement que cela serait plus facile après avoir publié une première traduction, mais ce n'est pas forcément le cas. Il est donc important de ne pas abandonner si l'on souhaite poursuivre une carrière en tant que traducteur. C'est un métier qui nécessite de la persévérance et un travail acharné.

Vous connaissez sûrement l'adage italien "traduttore, traditore" selon lequel "Traduire, c'est trahir." Quelle est la part de création dans la traduction littéraire ?

Je crois que la traduction implique une part de créativité dans tous les cas, car il est nécessaire de recréer un texte en français qui soit à la fois accessible et agréable à lire pour le public francophone. Il faut choisir les mots et les tournures de phrases qui correspondent le mieux à l'original, en tenant compte entre autres des différences de structure et de vocabulaire entre les langues. Cette créativité s'appuie sur le texte source, mais ne se contente pas d'une simple traduction littérale. Par exemple, lors d'une traduction que j'ai effectuée récemment, le texte original en allemand faisait référence à une « niedrige Brücke » (un pont bas). Cependant, si je traduisais littéralement en français, cela ne correspondait pas à la représentation mentale que je m'en faisais. Le texte original allemand évoquait un jardin et le pont en question ne semblait pas traverser une rivière ni un autre cours d'eau. J'ai donc réfléchi à la signification du texte et contacté l'autrice pour clarifier ce qu'elle voulait dire. Elle m'a confirmé ce que j'avais compris et j'ai choisi de traduire l'expression par « chemin en bois surélevé » plutôt que par « pont bas en bois ». Selon moi, cette traduction était plus évocatrice et permettait de mieux transmettre le sens de l'original en français.

Quel sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

Il est possible que travailler seul chez soi puisse donner une impression d'isolement. Cependant, bien que je travaille depuis chez moi, je suis toujours en communication avec les éditeurs et parfois avec les auteurs pour échanger sur le travail en cours. Mais il est vrai que le processus de traduction est long et il est courant que les traducteurs soient perçus comme des ermites, ce qui n'est pas entièrement faux non plus.

À votre avis, quel est l'avenir de la profession de traducteur littéraire ? Est-ce que c'est un métier dont on vit ?

Bien que certaines personnes réussissent à vivre confortablement de cette activité, cela ne représente pas la majorité des traducteurs littéraires. En général, ils ont une autre activité à côté, au moins pendant les premières années. La traduction littéraire est souvent considérée comme une profession qui ne permet pas de gagner beaucoup d'argent. Quant à l'avenir de la traduction littéraire, il peut sembler incertain, car la traduction automatique progresse rapidement. Certains éditeurs font déjà appel à des traducteurs pour relire des textes traduits automatiquement, même si, pour autant que je sache, cela n'a pas encore été fait pour des romans. Cependant, la traduction littéraire est un domaine complexe et délicat qui requiert une sensibilité spéciale et une créativité humaine, ce qui, à mon avis, rend difficile sa substitution par des machines. D'un autre côté, j'ai vu des résultats de textes rédigés par des machines dans d'autres domaines tels que l'écriture de poésie et j'ai trouvé cela en effet inquiétant, car au premier regard, ces textes ne semblaient pas si mal du tout.

Quel rapport entretenez-vous avec les auteurs et autres traducteurs ?

Je n'ai pas eu de contacts avec tous, mais je suis en bons termes avec les auteurs avec qui j'ai pu communiquer jusqu'à présent. Ils ont toujours été très ouverts et disposés à répondre à mes questions. Pour l'instant, mon expérience avec les auteurs a donc été très positive. Je pense également qu'il est essentiel de maintenir de bonnes relations avec mes collègues traducteurs, y compris ceux qui ne travaillent pas dans les mêmes langues que moi. L'ETL m'a permis de rencontrer de nombreux collègues avec qui échanger sur des textes, mais aussi discuter de problèmes administratifs, de difficultés avec les éditeurs. Cela permet parfois de trouver des contrats ou de recommander quelqu'un à un éditeur. Il est agréable de pouvoir partager nos expériences et de s'entraider. Les traducteurs littéraires forment une belle communauté d'entraide et d'échange, et je suis heureuse d'en faire partie.

Traducteur littéraire

Arabe <> Français

Yacine Benachenhou

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenu traducteur littéraire ?

Je m'appelle Yacine Benachenhou et je suis traducteur littéraire de l'arabe vers le français et du français vers l'arabe. J'ai traduit de nombreux ouvrages et parmi ceux que j'ai traduits figurent « *Al Djazair Balad Nadjeh* » et « *Fenêtre sur cours* » de William Irish. Je maîtrise plusieurs langues, notamment l'arabe, le français, l'italien et l'anglais, ce qui me permet de travailler sur un large éventail de projets de traduction. Mon parcours académique est riche en langues étrangères, j'ai obtenu un baccalauréat en langue arabe, suivi d'une licence en langue anglaise, et finalement un Master en langue arabe. Au début de ma carrière, j'ai commencé par traduire de courts textes et des petites histoires avant de me lancer dans la traduction de livres. Depuis, je suis fier d'avoir travaillé sur plusieurs projets de traduction littéraire qui ont été publiés et reconnus.

D’après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

Tout d’abord, il faut maîtriser parfaitement la langue d'origine, qui peut parfois être très complexe ou comporter des expressions idiomatiques difficiles à transposer dans la langue cible. L’analphabétisme peut également constituer un obstacle, en particulier lorsque le public visé ne dispose pas des compétences linguistiques nécessaires pour apprécier pleinement l'œuvre traduite. La nature de la langue utilisée dans l'œuvre originale peut également poser des défis, en particulier lorsque des concepts ou des idées intraduisibles sont présents. Ensuite, le coût des livres est également un facteur important, car les traducteurs doivent être en mesure de trouver un éditeur prêt à investir dans la publication de leur travail. La popularité de la littérature traduite est également un problème potentiel, car certains ouvrages peuvent ne pas être connus ou appréciés du public cible. Enfin, le rôle de la censure peut également entraver le travail du traducteur, notamment dans les pays où certaines idées ou points de vue sont interdits ou mal vus.

Traduisez-vous des œuvres variées ou êtes-vous spécialisé dans un genre littéraire précis ?

Au début de ma carrière, j'ai eu l'occasion de traduire des textes de genres très différents. Cependant, au fil du temps, je me suis passionné pour la traduction littéraire et j'ai choisi de me spécialiser dans ce domaine. Aujourd’hui, je travaille essentiellement sur des œuvres littéraires comme des romans ou des nouvelles. J'apprécie beaucoup la variété des thèmes, des styles et des voix que je peux rencontrer dans ce domaine, et je considère que chaque traduction est un nouveau défi à relever.

Quels sont les enjeux de la traduction littéraire ?

Selon mon expérience de traducteur, il est difficile de traduire l'humour, les allusions littéraires ou religieuses, car ces éléments dépendent souvent de la culture et de l'histoire de chaque pays. L'humour, par exemple, peut varier considérablement selon les cultures et les contextes. Ce qui est drôle pour une personne peut ne pas l'être pour une autre, car l'humour dépend souvent des références culturelles, des jeux de mots ou de la situation dans laquelle il est utilisé. Concernant les allusions littéraires et religieuses, elles peuvent également être difficiles à traduire, car elles sont souvent liées à des traditions ou à des croyances spécifiques. On doit donc avoir une connaissance approfondie de la littérature, de la culture et de la religion des deux langues pour pouvoir restituer l'allusion de manière appropriée.

Concrètement : comment se déroule le processus de la traduction d’un livre ? Quelles sont les grandes étapes ? Combien de temps faut-il pour traduire un roman par exemple ?

La traduction d’un livre comporte plusieurs étapes. Tout d'abord, le traducteur doit chercher un livre qui peut être traduit dans la langue cible. Ensuite, il doit lire attentivement le livre pour comprendre son contenu et son style d'écriture. Vient ensuite la traduction du livre, qui nécessite souvent la conclusion d'un contrat de traduction avec l'éditeur. Une fois la traduction terminée, le traducteur doit rechercher une maison d'édition et conclure un contrat d'édition pour la publication et la distribution du livre. Enfin, le livre est vendu au

public. Il m’est difficile de vous dire précisément combien de temps il faut pour traduire un roman, car cela dépend de la taille et de la difficulté de ce dernier.

Quelles sont les compétences nécessaires pour devenir traducteur littéraire et quel conseil donneriez-vous aux étudiants qui souhaitent se lancer dans la traduction littéraire ?

Pour être un bon traducteur, il est essentiel d'avoir une excellente maîtrise des deux langues impliquées dans la traduction. Cela comprend une connaissance approfondie de la grammaire, de la syntaxe, de la structure de la phrase, des expressions idiomatiques, des nuances culturelles, ainsi que des éléments de style et de tonalité spécifiques à chaque langue. Je pense qu’un traducteur compétent doit être capable de comprendre la langue source de manière précise et détaillée, et être en mesure de restituer cette signification avec une expression naturelle et fluide dans la langue cible.

Vous connaissez sûrement l’adage italien “traduttore, traditore” selon lequel “Traduire, c’est trahir.” Quelle est la part de création dans la traduction littéraire ?

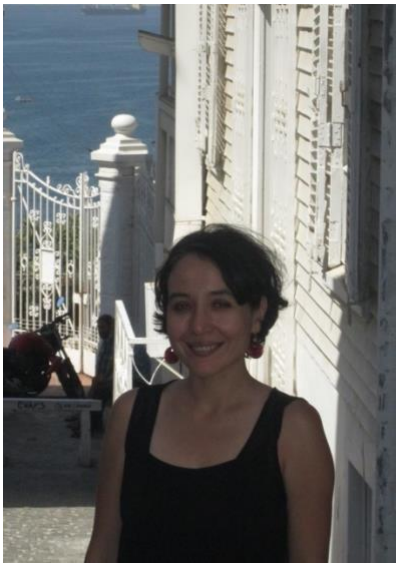
Pour la traduction littéraire, je ne suis pas d'accord avec cette affirmation. Bien sûr, il peut arriver que l'on doive modifier certains signaux, allusions ou expressions en raison de la différence entre les langues. Cependant, le but de la traduction littéraire est de préserver autant que possible le sens et l'essence de l'œuvre originale, et non de la trahir. Il y a certainement une part de créativité dans la traduction littéraire, car il faut parfois trouver des équivalents adaptés pour transmettre le même message dans une autre langue, mais cette créativité est toujours au service de la fidélité au texte original.

Pensez-vous que l’on peut vivre seulement de la traduction littéraire ?

Je suis plutôt sceptique. En tout cas, ce n'est pas une réalité pour moi, et je pense que c'est le cas pour la plupart des traducteurs littéraires. De mon expérience et de celle de mes collègues de l'Association des Traducteurs Littéraires (ATLF), il est rare que la traduction littéraire soit suffisante pour subvenir à nos besoins financiers. En effet, les tarifs pratiqués dans ce domaine sont souvent bas et la demande est limitée, ce qui rend la traduction littéraire peu rentable. Cela explique pourquoi beaucoup de mes collègues ont dû se tourner vers d'autres activités professionnelles pour compléter leurs revenus. Même si la traduction littéraire est une passion pour beaucoup d'entre nous, il est difficile d'en faire une activité principale.

Traductrice littéraire
Espagnol <> Français

Antonia García Castro



« Je suis attentive à l'élément sonore, à la cadence aussi puisqu'il existe une musicalité de la langue, des modes d'exposition, et des registres divers pour une seule et même langue. »

Pouvez-vous vous présenter brièvement ?

Je m'appelle Antonia Garcia Castro, je suis politologue et sociologue formée à l'EHESS (Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales) et l'une de mes matières est la traduction en sciences sociales. Cependant, avant de penser à en faire mon métier, je fus une très jeune traductrice et interprète au sein de ma famille lorsque nous avons immigré au début des années 1980. Nous avons quitté le Chili pour vivre en France et pendant un moment j'ai été la seule de la famille à maîtriser les deux langues. La traduction littéraire est ensuite née volontairement d'un désir de partager des textes qui me semblaient précieux. Bien que le français ne soit pas ma langue maternelle, j'ai d'abord traduit de l'espagnol vers le français. Puis du français vers l'espagnol. Actuellement je traduis d'une langue à l'autre sans préférence.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

Il me semble qu'il faut pouvoir restituer ce qui fait la spécificité d'une œuvre. Ce qui la distingue. Cela demande au préalable d'être soi-même un lecteur, une lectrice attentive et sensible. Car l'exercice n'est pas seulement intellectuel, me semble-t-il. Ou, plus précisément, le sens d'une œuvre ne se décline pas, bien entendu, dans le mot à mot, c'est un ensemble et cet ensemble comprend une pluralité d'éléments. Entre autres, je suis attentive à l'élément sonore, à la cadence aussi puisqu'il existe une musicalité de la langue, des modes d'exposition, et des registres divers pour une seule et même langue. Ces différences de registres constituent souvent un défi. Il me semble important de ne pas aplanir, de ne pas « neutraliser » un texte sous prétexte de le rendre compréhensible. Ne pas abolir toute étrangeté lorsque cette étrangeté existe. Cela suppose aussi de se faire une certaine idée des lecteurs. On pourra y revenir.

Êtes-vous amenée à traduire des œuvres variées, ou êtes-vous spécialisée dans un genre précis ?

Oui, je suis amenée à traduire des œuvres plutôt variées. J'inclus dans « œuvres littéraires » certains ouvrages de sciences sociales, en particulier ceux qui font une large place aux entretiens et aux histoires de vie. Dès que quelqu'un parle, nous sommes, de mon point de vue, dans le domaine littéraire. J'ai donc traduit de nombreux ouvrages de sciences sociales, des romans et des récits ; notamment des chroniques de Roberto Arlt (1900-1942), qui est considéré comme un auteur classique en Argentine.

Avez-vous rencontré des livres particulièrement difficiles à traduire ?

Du français vers l'espagnol, un ouvrage de sciences sociales absolument magnifique (*Retour sur la condition ouvrière*, de Stéphane Beaud et Michel Pialoux). C'était un texte qui demandait

une vaste palette de connaissances. Par moments, la traduction devenait très technique, car l'enquête se déroulait au sein d'une entreprise et pas n'importe laquelle… Peugeot ! Mais, dès que les auteurs faisaient entendre la voix des personnes interviewées, il devenait nécessaire de mobiliser un tout autre type de connaissances. Celles qui donnent leur propre expérience de vie et qui ne s'acquiert pas – en principe – dans les grandes écoles.

De l'espagnol vers le français, la première série des *Eaux-fortes* de Roberto Arlt a été une sorte de performance que nous avons menée en étroite collaboration avec les éditrices (Asphalte), car il y avait là une langue populaire qu'il fallait à la fois connaître et réinventer. L'argot de Buenos Aires (*lunfardo*) du début du XXe siècle y était très présent.

Concrètement : comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ?

Je n'ai pas une manière de procéder qui s'appliquerait à l'identique pour chaque œuvre à traduire. Certains ouvrages peuvent demander une période de préparation plus importante que d'autres. Ce n'est pas la même chose non plus d'aborder une œuvre que l'on connaît de longue date, que de traduire un texte que l'on découvre au moment de la traduction. Une fois la traduction engagée, je procède souvent par à-coups. Le premier jet est une traduction tout à fait imparfaite mais qui me donne une sorte de « carte », qui permet d'identifier les principales caractéristiques d'un texte, de visualiser les difficultés, et de commencer à raisonner – et à laisser résonner – le texte dans la langue cible. La durée de ce travail va de quelques mois (six mois) à un an, pour le type de livres que je traduis.

Selon vous quelles sont les compétences nécessaires pour devenir traducteur littéraire et quel conseil donneriez-vous ?

Il me semble qu'outre les compétences les plus évidentes, liées à la connaissance des langues de travail, c'est la curiosité, l'écoute, l'attention portée à cet « autre » que constitue un texte qui peut faire la différence. Michèle Petit, anthropologue de la lecture, a donné pour titre à l'un de ses ouvrages « Lire le monde ». Je tire un peu sur le sens… Mais c'est une expression qui est parlante pour une traductrice. On ne peut pas se contenter d'avoir le nez dans les livres. C'est lorsqu'on en sort, lorsqu'on lève justement la tête, c'est dans la capacité à voir et à entendre ce qui se passe autour que des savoirs se constituent aussi qui pourront par la suite s'avérer des outils. Sur un plan très pratique, je pourrais conseiller de faire relire sa copie… De ne pas travailler en solitaire (du moins pas complètement). De soumettre même à discussion certains choix. Personne n'est à l'abri d'erreurs de tous types. Par ailleurs, certaines trouvailles peuvent parfois être le fait d'un échange.

Vous connaissez sûrement l'adage italien *traditore traduttore,* Quelle est la part de création dans la traduction littéraire ?

Cette part existe bien entendu. Elle est à utiliser avec modération. J'ai parfois lu des traductions qui deviennent des commentaires de texte, voire des synthèses, d'autres qui introduisent des coupures et/ou qui réécrivent en partie. Or, le traducteur n'est ni un éditeur ni un correcteur. L'erreur demande à être traduite, elle aussi. L'erreur, l'inattention éventuelle, la répétition voulue ou non. C'est peut-être là qu'on peut situer une différence importante entre traduction littéraire *stricto sensu* et traduction en sciences sociales où l'erreur n'est pas permise. La part de création réside dans le choix puisqu'il existe toujours des options s'agissant de traduire un même propos. Elle est cruciale lorsqu'on se trouve devant des « intraduisibles ». Mais créer n'est pas simplifier ou enjoliver. C'est d'autant plus important que les critères à propos de ce qui est permis ou non à l'écrit sont fort changeants d'une époque à l'autre, tout comme ceux à propos de ce qui constitue une « bonne » traduction.

Quels sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

« Le bon traducteur est celui qui sait se faire oublier ». C'est en partie juste. On entend parfois : « ça se lit mal, ça doit être la traduction ». Sous-entendu, c'est la faute au traducteur. Pas forcément. Cette rugosité de l'écriture peut tout à fait être une caractéristique du texte original que le traducteur choisit de ne pas gommer. Et du coup, la bonne traduction peut aussi être celle qui ne supprime pas toutes les difficultés d'un texte sous prétexte de faciliter la tâche du lecteur. C'est ce que je disais au préalable, les choix que l'on peut faire supposent de se faire une idée du lecteur. Dans mon cas, je postule comme un vrai lecteur, pas un consommateur de livres.

À votre avis, quel est l'avenir de cette profession ? Est-ce un métier dont on peut vivre ?

La plupart des traducteurs que je connais ont une autre activité professionnelle. Ce n'est pas forcément une mauvaise chose à condition que celle-ci permette de faire des pauses et de s'immerger dans une traduction lorsque cela est nécessaire. J'aurais tendance à penser que c'est une activité dont l'importance reste sous-estimée alors qu'elle devrait être un axe important de la politique culturelle. Les enjeux sont énormes et de divers ordres. Concernant votre deuxième question, je pense qu'on vit difficilement ses traductions. Or, certaines traductions que nous avons lues sont constitutives de ce que nous sommes et donc aussi de nos vies.

Entretien avec Emma Ramadan

Literary translator

French > English

Emma Ramadan

"It is impossible to access every book in its original language, and literary translation allows readers to enjoy works from other cultures."

Can you briefly introduce yourself and explain how you became a literary translator?

My name is Emma RAMADAN, and I have been working as a literary translator for almost a decade now. My journey began when I was an undergraduate student in the US. I was studying literature, French in particular, and while I enjoyed the freedom to study anything, I yearned for something more tangible. I wanted to do something that would have a real-world impact and that people could engage with. So when I learned about the translation track at my college, I was thrilled. Translation seemed like a beautiful way to combine my love for literature with the ability to make it accessible to more people.

After college, I pursued a master's degree in translation at the American University of Paris, which was a wonderful experience. During that time, I translated my first book that was eventually published, “Sphinx” by Anne Garréta. Through this experience, I learned that translating a book is not just about the words on the page but also about capturing the author's vision and intent. There are many layers to a book that need to be translated, which makes it a fascinating and rewarding job.

Why did you choose to study French?

Initially, I wanted to learn French because my parents spoke it and used it as a secret language. My brother learned French at school, and I felt left out, so I started studying French. But then, I developed a love for the language and the books and authors I was reading, particularly Marguerite Duras. I felt a deep connection to her writing, and it made me want to be a part of that world. Additionally, French is a special language because of the impact of colonization. Studying French has given me access to literature from many different places, which is a unique gift. I can translate literature from a variety of regions and cultures because of my knowledge of French.

Have you specialized in a particular genre of literature, or do you have experience translating a diverse range of texts?

I have experience translating various genres, including poetry, fiction, non-fiction, short stories, novels, an essay collection and even a play. I used to be fascinated by the Oulipo, a group of writers who write based on specific constraints, and I translated a book that was written without gender markers for the main characters. It's a love story that allows readers to identify with the characters in their own unique way. While I used to be interested in experimental literature, I now focus more on the story itself. Currently, I am concentrating on translating works by Lebanese writers since I am Lebanese myself. I have been exploring the world of Lebanese literature extensively and noticed that many Lebanese writers that I’m

interested in write in Arabic or English. That's why I am currently searching for Lebanese writers who write in French.

Have you encountered any particularly challenging or enjoyable books to translate?

Many of the books I've translated have posed significant challenges, as I tended to focus on experimental literature with constraints. Among the works I translated by ANNE GARRÉTA, two were particularly difficult, but the most challenging was "Dans l'béton" (In Concrete) due to its abundance of puns, wordplay, jokes, and mixing of languages and innuendos. Every sentence contained some sort of pun or joke that required translation, making it feel like an impossible task, but that was precisely why I wanted to do it. Despite taking years of my life, I'm very proud of the result.

I have adored all the books that I have translated, but there are some that hold a special place in my heart. One such book is "Panics," the English translation of "Viens" by Barbara Molinard, which was released this year. Originally published in 1969, the book quickly went out of print. It is a collection of short stories inspired by the author's difficult life, and they explore what it means to exist in the world from her perspective. The stories are often surreal, strange, and eerie, yet they are all incredibly beautiful and poignant. They grapple with madness and depict what it is like to see the world through the eyes of someone who experiences it differently than others. Marguerite Duras recognized the author's talent and arranged for the book's publication, but unfortunately, it was quickly forgotten, and nobody talked about the author. However, I discovered the book after reading Duras's preface, and although it was challenging to find, I eventually managed to obtain a copy and translate it. I am overjoyed that "Panics" was reissued in French this September by Éditions Cambourakis, at the same time as the English translation was published by Feminist Press in the US. It is especially significant for the author's daughters, who are still alive, to have their mother's work back in print. This experience of translating "Panics" has been one of the most rewarding moments of my career.

Can you describe the process of translating a book, including how much time is typically required and whether you read the book before beginning the translation?

The process of book translation can vary widely depending on the book. In some cases, I may propose a book to publishers, while in other cases, publishers may propose a book to me, and I must decide whether to take on the project. When a publisher pitches a book to me, I will often read it quickly to make a decision. Sometimes, the decision is primarily financial, and I will skim the book and provide a sample translation. However, if I am the one proposing the book, I will likely have read it several times and will be deeply engaged with the text in order to describe it accurately.

What is the typical duration of a book translation?

The duration of a book translation varies depending on factors such as the book's difficulty level, type, and my schedule. It can usually take a few months, but some books like "Dans l'beton" took me years to complete due to its complexity. In terms of my process, I usually start with a messy first draft to get through the entire book and identify patterns like word usage and imagery. Then, I move on to a more detailed second draft where I refine the language and structure based on my observations from the first draft. This is followed by a third draft where I read the translation out loud to myself. Ideally, this would be the final draft, but sometimes more revisions are needed.

Are you engaged in any other work besides translation? Is it possible to earn a living solely through literary translation? Do you know anyone who does this?

Currently, I work as a full-time teacher in high school and middle school. However, this is the first time in a while that I haven't been doing translation at least half-time. Financially, literary translation into English in the US is not well-compensated. While I know some people who work as full-time literary translators, it depends on their circumstances, such as where they live and whether they have a partner who contributes to the household income. I know people who live in New York City and are full-time literary translators, so it is possible, but rare. During my time living in Rhode Island, I was able to work as a full-time translator for a few years, as the cost of living in smaller cities like Providence is lower and offers more flexibility. However, this would not be the case for me in New York, as translating full-time would require me to take on projects that do not always pique my interest, and to prioritize financial gain over creative fulfillment. I would need to be constantly hustling, pitching, and accepting every project that came my way. Though I did this for a while, I ultimately decided that I would prefer to translate less often and only work on projects that felt special and important to me. While some established literary translators may be able to exclusively translate works, they are passionate about and earn a sufficient income to make this arrangement work, this is not the case for everyone.

Based on your experience, what do you see as the main challenges in literary translation?

From a financial perspective, the pay in the United States is generally not as good as one would hope, though there are variations based on experience and employer. Additionally, there used to be a perception that translators should be invisible and not impact the text, but this has shifted in the last five years. Translators are now celebrated as individuals, with books and essays being published about their work.

There's an increasing permission for translators to be visible and acknowledged as people with schedules, financial needs, and emotions that inevitably impact the books they translate. The obstacle of being seen as machines or robots is starting to break down.

Is there a union specifically for literary translators in the US that advocates for better working conditions?

While there are organizations that support this cause, they do not have a formal union structure similar to that of freelancers unions. I, as a literary translator, used to be part of such organizations where I paid a membership fee and attended conferences, such as the American Literary Translators Association (ALTA). Although I haven't been able to attend conferences since the pandemic, I'm part of a community of translators in New York. I've been here since September, and there are always translation events happening where I can meet other translators, have conversations with them, and get feedback on my work. While I'm not a member of any formal organization at the moment, I'm still part of a network of translators. I receive emails from them asking about my experience with different presses and editors and vice versa.

Can you describe how you work with editors and have you ever had disagreements with them?

In my experience, editors rarely tell me how to translate a specific passage, but instead provide feedback on how the translation may be received by the English-speaking audience. While I have had disagreements with editors in the past, I have found that they are usually respectful when I make a good case for my translation choices. In recent years, I have noticed that there is more value placed on the translator's input and we have more authority to make final decisions on the translation. However, there are still instances where the publisher has more authority, as they have a higher position in the hierarchy. For example, I once disagreed with an editor and publisher on the title of a book, as they chose a title that was somewhat inaccurate and did not represent the original French text. Despite my efforts to argue my case, they went with their preferred title instead.

To what extent is literary translation a creative process?

In my opinion, literary translation is a creative process that involves more than just word-for-word translation. A translator must have strong writing skills to be able to convey the author's voice in a way that resonates with the English-speaking audience. This requires an understanding of how to use language effectively to create powerful sentences and bring all the nuances of the original text to life in English.

While it is important to stay faithful to the original text, the translator must also make sure that the translation sounds good and captures the essence of the author's work. Therefore, creativity plays a significant role in the process of literary translation.

What are some common misconceptions about literary translation?

There is a common misconception that literary translation is not faithful to the original work and that it distorts the author's intent. However, this is not true. Literary translators are professionals who work to bring the author's work into another language while preserving the author's voice and style. It is impossible to access every book in its original language, and literary translation allows readers to enjoy works from other cultures. Another misconception is that translated works are boring or academic. This is simply not true, and there are many translated works that are engaging and exciting to read. Unfortunately, publishers sometimes choose not to include the translator's name on the cover, which perpetuates the idea that translations are less interesting or accessible and therefore less likely to sell than works originally written in English. However, this is changing as more translators advocate for their names to be recognized on the cover.

What do you think about the future of literary translation as a profession?

At my school, there is a lot of concern about AI being used to write essays and other texts. However, I am not worried about AI taking over literary translation. AI is not capable of the same level of creativity as humans and does not have the ability to understand all the references, do research, and analyze the structure and rhythm of a text. Literary translation requires human analysis and understanding of literary devices and nuance, which AI is not yet capable of. While AI may be useful for translating straightforward texts such as medical or legal documents, I don't think it can replace the artistry of a human literary translator. Additionally, I believe that conditions for translators will improve, and they will be seen as valued individuals who bring their unique experiences and emotions to their work. In general, I don't think literary translators are currently very worried about AI taking over the profession, and I share their optimism about the future.

Literary translator

Polish > English

Sean Gasper Bye

Credits to Randl Bye

"Over the past decade, there has been exciting change and growth, with the field becoming more expansive and inclusive."

Can you briefly introduce yourself and explain how you became a literary translator?

My name is Sean Gasper Bye, and I specialize in literary translation primarily from Polish. Although I occasionally work with French or other languages, the vast majority of my work, approximately 95% to 99%, involves translating from Polish. I've been doing literary translation since 2013 and full-time for the last four years. After completing a degree in Polish and modern languages at University College London in the UK, I pursued a master's degree in International Studies and Diplomacy at SOAS University of London. I planned to work for the American diplomatic service; however, due to various reasons, that plan did not materialize. While exploring other options, I started with volunteer translation work for an NGO, translating from Russian into English. Then, one of my old lecturers at university introduced me to Antonia Lloyd Jones, a well-established translator of Polish literature into English, who became my unofficial and then official mentor. We did a six-month training program together through the British Center for Literary Translation, which included funding for different projects and travels to Poland. That was in 2013, and it marked the beginning of my career. For the next several years, I was working full-time, first for a university in London and then for the Polish Cultural Institute in New York, where I was in charge of literary programming (organizing book events and promoting Polish literature and translation). On the side, I did my own translations during evenings and weekends. After five years of juggling multiple responsibilities, I built up enough work and a client base, and in 2019, I transitioned to full-time literary translation.

Did you learn Polish at university, or did you have prior knowledge of the language?

I learned it at university. Although I have a Polish background, my grandmother was the only one in the family who spoke Polish. She did not pass it down to her children or grandchildren, so we did not grow up with the language. However, being Polish American was still a part of our identity. I had studied French from quite a young age in school and knew that I liked languages, and I was interested in family history and kind of wanted to learn something a little bit different. So, I decided to learn Polish.

I started university in 2005, shortly after Poland joined the European Union, and I believed that investing in Polish would be a wise decision, as there might be a higher demand for the language in the future. At university, I studied German, French, and then Russian for about five years. However, my focus eventually shifted to Polish after working with Antonia, who is a translator of Polish literature into English.

I think that Polish is a well-situated language for literary translation into English. There is a strong community of Polish translators, with good structural support and funding opportunities, including grants from Poland. Moreover, there is not much competition.

There are not that many people who do it, we all know one another, we're all friends, and sort of send work back and forth, whereas, for a language like French, there are so many people who do it that there is a quite different community dynamic among translators. Overall, I feel fortunate to have ended up in such a good spot.

Do you have a specific area of expertise when it comes to translation, or do you work with a diverse range of texts?

I would say that about 65% of my work is purely literary. Within the literary genre, I specialize in what in Polish is called reportage, which is sort of long- form journalism that's written in a literary style that's reminiscent of fiction for an English language reader. Additionally, I have experience with translating Jewish cultural and historical material, both by Jewish authors and about Jewish topics. But generally speaking, I translate any kind of literature. In addition to literary translations, I also work on other projects that I consider to be somewhat related to the literary field. For example, I translate materials for museums and archives, and I am currently working on translating a video game, which includes historical and cultural content. Although these translations are not strictly literary, they are still in the same general area of interest for me. It's worth noting that I haven't had much experience with purely technical or legal translations. So, that's the full range of what I work on.

Based on your experience, what do you consider to be the primary difficulties when it comes to literary translation? Additionally, could you share which books you found to be the most challenging to translate?

When it comes to translating literature into English, the biggest challenge is often finding publishers, particularly for Polish books, as the English-speaking literary translation market is quite small. In a year, there are only about 8 to 15 Polish books published in English. Translators often have to act as intermediaries between the source language and target language publishing industries - this is particularly true with less commonly translated languages such as Polish, while with languages such as French, the industries are better integrated internationally. This means they must scout for books in Poland, prepare pitching materials, and seek out publishers themselves. Compared to French translators, who are more frequently approached at the end of the process by publishers who have already signed a contract with the French publisher, Polish translators must be much more involved earlier on. Unfortunately, much of this work is unpaid, and balancing it with paid work can be quite challenging. As for the most challenging books I have translated, I would say that each book presents its own unique challenges, so it's hard to pick just one or two. When it comes to literary translation, I find that my biggest challenges are related to colloquial language and slang, as well as technical subjects that I may not be familiar with.

For example, when translating a book about a mining town in Silesia, there was a lot of specialized vocabulary related to mining equipment and tools that I had to research. Similarly, when translating a gangster novel set in 1930s Warsaw, there was a lot of period-specific slang that required extensive research.

Overall, literary translation involves a lot of research, which can be difficult to predict in terms of time and difficulty. As a translator, I hold myself to a high standard of accountability and do my due diligence to exhaust all possible resources when faced with a question I don't know the answer to. Regarding a specific book that was particularly challenging, I would say it was "The King of Warsaw" by Szczepan Twardoch. The book is a sort of a noir thriller. The story is about a Jewish gang in 1937 Warsaw, and the author incorporates multiple languages and social classes into the dialogue. Additionally, the book is based on actual historical events that may be unfamiliar to an American audience, so I had to carefully convey the cultural and historical context while maintaining the spirit of the book. Despite the challenges, it was a fun project to work on.

Can you describe the process of translating a book? Do you read the book before starting the translation, and how long does it usually take to complete a translation?

When it comes to translating a book, the process typically begins with collaboration with the foreign rights editors at the publishing house in the source language. These editors will send the translator a new book and ask for their feedback on whether they would like to work on it. It is important for the translator to read the book before translating it, as the translation process can be lengthy, and liking the book can make the process easier. If the translator likes the book, they may be paid to prepare a reader's report, which includes a summary and pitch package with reflections on the book's potential readership in English, information about other markets it has sold to, and a sample of the translation. The translator will then work with the rights agents at the publishing house to find an English-language publisher. However, the number of pitches that result in a published translation is often low, as it often depends on the chemistry between the editor and the book. Assuming an editor is found, the contracting process can take several months, including internal procedures and negotiations. Once the contract is signed, the translator can begin translating, which typically takes between six and eight months for a 250- to 300-page book. It is rare for a translator to work on one project exclusively, so they may spend three days a week working on the book while balancing other smaller projects. After the manuscript is handed in, there are multiple rounds of editing, cover design, and other procedures before the book is published, which can take another year or more. Overall, the book translation process can last a minimum of two years and often three or more years.

How much creativity is involved in literary translation?

In literary translation, creativity plays a crucial role. My approach to this creative process involves trying to convey to English language readers the same experience that Polish language readers had when reading the book for the first time. However, this is challenging because I cannot assume that all readers are the same or that my own experience is representative of a native Polish or English speaker. Despite these limitations, I use experience as a framework for my translation work. When encountering difficulties with understanding the cultural connotations or other nuances of the text, I refer to external sources, and when possible, I work with the author to clarify any questions that arise. I am mindful that a book has a new life in a different language, and every reader brings their own experiences to it, which can give rise to new facets and aspects of the text. I view this as the magic of translation, as it creates something new and creative for readers. Therefore, literary translation is a creative act not only for the translator but also for the reader, whose experiences and imagination contribute to the creation of a unique interpretation of the text.

Is it possible to live solely from literary translation?

I am indeed working as a literary translator, and I can make a living from it. However, I should note that it's a very difficult and unstable career, especially for less commonly translated languages like Polish. The pay is typically bad, and it's not uncommon for translators to do unpaid groundwork, both before and after publication, such as pitching books and playing a large role in publicity. This is because many independent publishing houses have small teams and limited resources. As a result, very few people are able to translate full-time, and those who do are more likely to work with more commonly translated languages like French, Spanish, and German. In the United States, many people have day jobs (academic positions) and translate on the side from that. However, in the UK, that’s less true. Another challenge is that translators rarely receive royalties for the books they’ve translated, although this is becoming more common. Additionally, some publishing houses have different policies about putting translators’ names on book covers, with some believing that it may negatively impact sales. However, I always ask for my name to be included.

What are the myths surrounding the literary translator?

There are many myths about literary translation, but one in particular that has been the subject of debate in the American translation community is the notion that a literary translator should only translate into their native language. This belief has been the conventional wisdom for a long time, but there is now increasing awareness that it misunderstands the nature of a native language and the different relationships people can have with multiple languages. This idea also perpetuates a structure that benefits groups who are typically privileged in society, such as white people and men.

The “ideal” model of a literary translator is often someone who grew up monolingual or deeply rooted in Anglophone society, made an academic study of a foreign language, and can skillfully adapt the text to fit the cultural needs of the Anglophone context. This “ideal” can lead to a feeling among people who were raised bilingually that they are not qualified to be literary translators because they did not make an academic study of one of the languages they grew up with. Additionally, this model privileges linguistic fluency in English over cultural fluency in the source language and the source culture, and promotes translations that are smooth and elegant, appearing not like a translation at all. However, there are other approaches to translation that can be more inclusive of multilingual and diverse backgrounds. The American Literary Translators Association now has a BIPOC (Black, Indigenous, and People of Color) Caucus to support established and emerging translators of color. The shift towards a more inclusive approach is slow but is happening, and it is exciting for languages like Polish, which are rarely taught as a second language, as it opens up the field for more translations by native speakers of those languages.

In your opinion, what is the future of the profession of literary translator?

I think it’s difficult to say. Over the past decade, there has been exciting change and growth, with the field becoming more expansive and inclusive. However, the current climate presents challenges for publishing, and publishers may be more conservative in their investments due to increased costs and pressure to find safe investments. This may impact the growth of the field, despite many people entering literary translation with enthusiasm. While it seemed like there was a translation boom in recent years, there are indications that it may have peaked. For a language like Polish, the demand for translation into English primarily comes from the source country. English is necessary for the product to be introduced to the rest of the world, making it a higher priority for the source country than for English-speaking countries. This affects working conditions and pay, as the demand and rates are primarily determined by the source country. However, the demand for English in Poland is likely to grow over time, ensuring continued work for literary translators in the field. Political changes in the source country can also have a significant impact on literary translators. For instance, the invasion of Ukraine has led to publishers being unwilling to engage with the Russian government’s Translation Institute, resulting in fewer translations from Russian being funded. The future of the profession of literary translation, therefore, remains uncertain, with changes in political and economic conditions potentially affecting the field.

Entretien avec Agnieszka Myśliwy

Tłumaczka literacka

Angielski > Polski

Agnieszka Myśliwy

„Kto więc chce odnieść sukces jako tłumacz literacki, niech nie traci nadziei, będzie wytrwały i utrzymuje swoją sieć zawodową."

Czy mogłaby się Pani przedstawić i opisać nam, jak została Pani tłumaczką literacką?

Nazywam się Agnieszka Myśliwy, jestem tłumaczką języka angielskiego i rosyjskiego, oraz wiceprezeską i skarbniczką Stowarzyszenia Tłumaczy Literatury. Zostałam tłumaczką literacką trochę przez przypadek. Przez całe swoje życie, może przez pierwsze dwie dekady, byłam przekonana, że będę pracować w dyplomacji. Ukończyłam szkołę dyplomatyczną tutaj w Polsce, zaczęłam pracę w Ministerstwie Spraw Zagranicznych, i okazało się, że to jest totalnie nie dla mnie. Po półtora roku zaczęłam się nerwowo zastanawiać, co jeszcze mogłabym robić w życiu, a ponieważ ukończyłam studia filologiczne i znałam biegle dwa języki, doszłam do wniosku, że w sumie mogłabym tłumaczyć. Zrobiłam taki niewielki „research" i okazało się, że taką jedyną działką, która by mnie ewentualnie w tych tłumaczeniach interesowała, to jest przekład literacki, a jako że jeszcze pracowałam na etacie w Ministerstwie Spraw Zagranicznych, postanowiłam spróbować. Znalazłam tłumaczkę, która tłumaczyła moją ulubioną autorkę i napisałam do niej, że też chciałabym tłumaczyć książki. Zapytałam, jak ona to zrobiła i czy mogłaby mi coś podpowiedzieć. Ta osoba była na tyle miła, że poprosiła mnie o próbkę tłumaczenia, a następnie wysłała ją do swojego wydawcy, któremu spodobała się i w sumie tak otrzymałam pierwsze zlecenie. A potem to już się potoczyło, czternasty rok, od kiedy tłumaczę różnego rodzaju dzieła literackie.

Czy tłumaczy Pani różnorodne utwory, czy wręcz przeciwnie, jest pani wyspecjalizowana w jednym szczególnym gatunku literackim?

Tłumaczę przeróżne rzeczy. Tłumaczę dużo literatury obyczajowej, ponieważ bardzo dużo się jej wydaje, tłumaczę także kryminały. W tym roku przetłumaczyłam swoją pierwszą powieść graficzną, to było bardzo ciekawe doświadczenie. Niedawno skończyłam reportaż o kurdyjskich Kobiecych Jednostkach Ochrony. Świetna pozycja, bardzo jestem z niej dumna. Ukazała się w lutym 2023. Zaraz po świętach siadam do kryminału, więc to są naprawdę bardzo różnorodne gatunki. Nie tłumaczę książek kucharskich, ponieważ kulinaria to jest po prostu temat rzeka, na którym ja się średnio znam, więc chyba nawet nie chciałabym w to wchodzić, nie tłumaczę także poezji, ponieważ to jest chyba ten najtrudniejszy aspekt przekładu literackiego i ja się jeszcze nie czuję na siłach. Wiem, że to może zabrzmi trochę dziwnie po piętnastu latach, ale jeszcze nie czuję się na siłach zmierzyć z poezją.

A czy bardziej tłumaczy Pani z angielskiego, czy z rosyjskiego, na polski?

Zdecydowanie z angielskiego. W tym roku przetłumaczyłam swoją pierwszą książkę z rosyjskiego, ale sytuacja polityczna jest taka, jaka jest i generalnie teraz, przynajmniej w Polsce, jeżeli chodzi o wydawnictwa, wstrzymano większość książek z tłumaczeniem z tego języka. Nie wiadomo, kiedy się ukaże i czy w ogóle się ukaże.

Czy było jakieś dzieło, które było dla Pani bardzo trudne do tłumaczenia?

To jest bardzo ciekawe pytanie, ponieważ każde jest w sumie trudne na swój sposób, zwłaszcza jeżeli autor/autorka włożyli w swoją książkę dużo pracy. Paradoksalnie trudne mogą być nawet powieści obyczajowe, które mają opinię takich „łatwych robótek". Ja tłumaczyłam książkę Jojo Moyes, która jest bardzo poczytną autorką powieści obyczajowych. Polskie wydanie książki nosi tytuł "We wspólnym rytmie" i tam akcja toczy się wokół szczególnej odmiany sztuki jeździeckiej, jaką jest „szkoła nad ziemią", nauczana między innymi w Le Cadre Noir we Francji, i w związku z tym przyszło mi tłumaczyć nazwy tak egzotycznych dla mnie zjawisk jak capriola, lewada, pesada, krupada, a na końskim grzbiecie siedziałam może dwa razy w życiu. Wydaje mi się, że w tej branży najciekawsze jest to, że tak naprawdę każdy projekt jest zupełnie inny. Tak samo było, na przykład, z tą powieścią graficzną. To był mój pierwszy komiks w życiu i to naprawdę była świetna zabawa, przetłumaczyć ten tekst i jednocześnie zmieścić się w tych odpowiednio małych i średnich dymkach. Więc nie ma jednego tytułu, bo wydaje mi się, że każdy niesie za sobą jakieś wyzwania.

Czy ma Pani na myśli jedno dzieło, które było najfajniejsze do tłumaczenia?

Zdecydowanie ten reportaż o Kurdyjkach, które służą w Kobiecych Jednostkach Ochrony. Wydaje mi się, że jeszcze nie mogę podać dokładnych danych, nazwiska autora i tytułu, ponieważ to jeszcze nie wyszło, natomiast moim zdaniem, to bardzo dobry reportaż, bardzo feministyczny i bardzo polityczny, ale też bardzo potrzebny, w tym sensie, że w Polsce generalne zainteresowanie tym, co się dzieje w Syrii, w Iraku, nadal jest znikome, a to jest taka pozycja, która być może pokaże, że jednak warto się tym zainteresować i warto przemyśleć też nasze nastawienie i naszą politykę wobec tego regionu. Jestem z tej książki naprawdę dumna. Ukazuje się w styczniu, więc mam nadzieję, że na dniach będę mieć ją w rękach.

Czy mogłaby Pani podsumować, jakie są główne wyzwania związane właśnie z tłumaczeniem literackim?

Dla mnie osobiście największe wyzwanie to jest jednak fakt, że to jest bardzo samotniczy tryb życia i dotyczy to oczywiście wszystkich tłumaczeń, jeżeli mówimy o takim freelancingu, czyli działaniu na własną rękę, szukaniu zleceń, itd. Ja pracuję głównie w domu, jakoś nigdy się nie nauczyłam pracować poza domem, zawsze uważałam się za introwertyczkę tak naprawdę, która nie potrzebuje aż tyle kontaktu z ludźmi, ile przeciętna osoba. Natomiast bardzo szybko, w tym trybie działania "jeden do jednego" z komputerem, okazało się, że to nie jest do końca prawda, i że człowiek nie jest samotną wyspą, i że każdy potrzebuje ludzi. To było dla mnie takie bardzo duże wyzwanie. Mój pierwszy kryzys zawodowy związany był z tym, że po prostu stwierdziłam, że ja już nie jestem w stanie siedzieć dalej sama w domu przed komputerem, bo zwariuję i będę musiała szukać czegoś nowego.

Od tamtej pory, za każdym razem jak przeżywam jakiś kryzys z tym związany, to trafia się nowe zlecenie, mniejsze lub krótsze, lub dłuższe właśnie, na zewnątrz, wśród ludzi, i to mnie ratuje. Druga rzecz, która mnie ratuje, to jest właśnie Stowarzyszenie Tłumaczy Literatury, czyli miejsce, które zrzesza tłumaczy literackich w Polsce. Działa bardzo prężnie i oprócz tego, że prowadzi różne ważne projekty, takie jak badanie wynagrodzeń i stworzenie umów modelowych itp., itd., to kładzie bardzo duży nacisk na integrację, więc organizuje spotkania towarzyskie, szkolenia. Kiedy dołączyłam do Stowarzyszenia Tłumaczy Literatury, okazało się, że są też tacy inni, dziwni ludzie, którzy tłumaczą też książki i że możemy się spotykać i pogadać o pracy, bo ja po prostu przez sześć lat nie miałam z kim pogadać o pracy. To było straszne. Natomiast znaleźli się ludzie, którzy mają podobne problemy, którzy też muszą negocjować każdy aspekt umowy, i którzy też się frustrują, jak tekst jest bardzo słaby, a mimo to trzeba z nim coś zrobić, więc tak generalnie ten samotniczy tryb życia, ale na szczęście znalazło się na to jakieś antidotum.

Jak wygląda to grono tłumaczy literackich, czy ludzie wspierają się nawzajem i współpracują ze sobą?

W Polsce to środowisko jest bardzo życzliwe i bardzo takie pozytywne. Więc generalnie tak, współpracujemy, dzielimy się doświadczeniem. Dla mnie najważniejszy aspekt jest taki, że dzielimy się wiedzą na temat wydawców, jaki wydawca jest dobry we współpracy, który jest taki sobie, którzy wydawcy przestrzegają takich najważniejszych zasad, czyli udzielają licencji, proponują odpowiednie terminy i odpowiednie stawki. Nie spotkałam jeszcze osoby, która by mi nie odpowiedziała na zadane wprost pytanie o jakiś aspekt współpracy, więc to jest naprawdę wspaniałe. Oczywiście zdarzają się też „polecajki" w tym sensie, że jeżeli ktoś nie może przetłumaczyć danej książki, to wrzuca ogłoszenie. Mamy takie branżowe forum na Facebooku i właśnie tam często lądują ogłoszenia, więc tak, dzielimy się też tym aspektem swojej pracy. Dzielimy się też ze sobą swoją wiedzą w tym sensie, że zawsze można zapytać, jeżeli się ma jakiś problem tłumaczeniowy, zawsze można o to zapytać właśnie na tym forum i wtedy czterdzieści osób odpowie w ciągu godziny, więc można też wysnuć wniosek, że ludzie nic innego nie robią, tylko siedzą na Facebooku. Bardzo wspierające jest to, że to środowisko jest bardzo pozytywne. Nie spotkałam się nigdy z jakąś taką bardzo dużą zawodową zawiścią. Bardzo pozytywnie odbieram to nasze środowisko tłumaczy literackich w Polsce.

Czy to jest zawód, z którego można się utrzymać?

Trudne pytanie, ale generalnie taki największy mit związany z tym zawodem to jest chyba właśnie taki, że nie da się z tego utrzymać. I faktycznie, to badanie wynagrodzeń przeprowadzone przez Stowarzyszenie Tłumaczy Literatury w tym roku, wskazuje, że mediana stawek za arkusz w 2022 roku wyniosła 770 złotych, a średnie tempo pracy tłumacza/tłumaczki to jest około pięciu arkuszy na miesiąc. Więc gdyby to pomnożyć, to wychodzi, że tłumacz

literacki w Polsce zarabia około czterech tysięcy złotych brutto, czyli to jest po prostu absolutnie śmieszna kwota, należy jeszcze z tego opłacić składki na ubezpieczenia, podatki, itd. Więc pozornie wygląda to bardzo źle, natomiast ja znam dużo osób, które stricte utrzymują się z tłumaczeń literackich. Ja na przykład utrzymuję się z tłumaczenia literackiego w stu procentach, tyle, że ja tłumaczę więcej niż pięć arkuszy miesięcznie. Moim zdaniem można się utrzymać, ale trzeba też pamiętać, że często towarzyszy temu niepewność, czy zdołamy utrzymać ciągłość zleceń, bo to wcale nie jest takie oczywiste, że po złożeniu jednej książki w wydawnictwie, od razu otrzyma się następne zlecenie. Trzeba też utrzymywać takie tempo, żeby te nasze średnie miesięczne wynagrodzenia były jednak wyższe. Myślę, że ogólnie praca w kulturze, chyba nie tylko w Polsce, to jest generalnie ciężki kawałek chleba, a tłumaczenie literatury to jest bez wątpienia praca w kulturze, więc też chyba trzeba w to wchodzić z taką świadomością, że jednak kokosów się na tym nie zarobi, natomiast jest to bez wątpienia praca, która daje ogromną satysfakcję.

Jakie są mity, które otaczają tłumacza literackiego oprócz tego, że nie da się z tej profesji utrzymać?

W sumie ciężko mówić o mitach, jeżeli, przynajmniej w Polsce, świadomość, że jest ktoś taki, kto te książki tłumaczy na polski, jest nadal zdumiewająco niska. Stowarzyszenie Tłumaczy Literatury bardzo działa na tym polu i mamy takie różne hasła typu “Szekspir nie pisał po polsku”. Rozpoznawalność tego zawodu jest nadal bardzo niska i nadal rola tłumacza literackiego jako takiego przewodnika po świecie literatury obcojęzycznej jest tak naprawdę bagatelizowana. To nawet nie chodzi o to, że jest niedoceniana, tylko bagatelizowana, więc może takim mitem jest to, czy tłumacz literacki to jest taki jednorożec, który istnieje, a może nie istnieje, bo jakby ciężko powiedzieć.

Konkretnie, jak wygląda cały proces na przykład tłumaczenia jednej książki, jakie są właśnie etapy i ile czasu potrzeba do tłumaczenia jednej książki?

Zaczyna się wszystko od propozycji. Wydawnictwo przesyła propozycję do tłumacza /tłumaczki. Zazwyczaj jest to zarówno tekst książki, jak i już takie wstępne warunki umowy, które bardzo często trzeba jednak negocjować, ponieważ tutaj trochę się rozmijają z tym, czego może oczekiwać tłumacz/tłumaczka. Potem umowa zostaje podpisana i generalnie to jest ten moment, kiedy tłumacz/tłumaczka powinni usiąść do pracy, czyli po podpisaniu umowy, nie wcześniej. Gorąco doradzam wszelkim młodym adeptom, aby jednak poczekali na ten papier, zanim zabiorą się do pracy. Sam proces to właśnie ten aspekt taki samotniczy, czyli ja i tekst, i nikogo więcej w pobliżu. Jeżeli chodzi o tempo, teraz przeciętna książka ma około 10 - 12 arkuszy autorskich. Jeden arkusz to jest czterdzieści tysięcy znaków. Tak ja mówiłam, z badania przynajmniej tego przeprowadzonego tutaj w Polsce wychodzi, że średnie tempo pracy to jest około pięciu arkuszy miesięcznie; czyli taka książka powinna zająć dwa, do dwóch

i pół miesiąca czasu. Ja pracuję nieco szybciej i pracuję w tempie około ośmiu arkuszy miesięcznie. Z mojego doświadczenia, z czasem tłumaczy się wolniej, bo jest chyba jednak większa świadomość tekstu i języka po obu stronach. Wydaje mi się, że jednak więcej rzeczy zaczyna człowieka w tym procesie twórczym zastanawiać. Ja w ogóle nie nabrałam takiego automatyzmu, tylko właśnie jakoś tak odczuwam, że z upływem czasu i tych książek przetłumaczonych, ta materia języka stawia jakiś większy opór. Może się to wiązać z tym, że tłumaczę teraz lepsze książki, że na początku tłumaczyłam takie bardzo proste obyczajówki, a teraz te książki są ambitniejsze językowo, no bo oczywiście tempo zależy też od tego, co mamy na warsztacie. Jeżeli to jest na przykład literatura non fiction naładowana faktami, które trzeba weryfikować, no to wtedy zabiera to o wiele więcej czasu. Jeżeli to jest jakaś proza poetycka, gdzie trzeba przemyśleć znaczenie każdej jednostki tekstu, od słowa, przez zdanie, po akapit, no to też to zabiera o wiele więcej czasu niż przetłumaczenie na przykład takiego dość prostego kryminału, gdzie trzeba tylko sprawdzić, jak dokładnie ten człowiek zginął i czym go zastrzelono, ze strzelby, z rewolweru, czy może z pistoletu.

Pewnie zna Pani włoskie przysłowie: tłumacz to zdrajca. Na czym polega twórcza część w przekładzie literackim?

Trochę już poruszyliśmy ten temat. Język niesie za sobą bardzo wiele znaczeń, które nie zawsze znajdują odzwierciedlenie, w tym co potrafimy wyczytać z liter. Osoba, która para się przekładem literackim, musi umieć przekazać te znaczenia naddane, co nie zawsze jest takie proste, bo tłumaczymy nie tylko sam język, ale też kulturę, tradycję, atmosferę, emocje... Nie przekazujemy tylko informacji, jak w niektórych dziedzinach tłumaczeń, tylko właśnie nacisk kładziemy na tę funkcję estetyczną utworu i moim zdaniem to jest ten najbardziej twórczy aspekt, żeby tego nie utracić i żeby też nie zmienić za bardzo znaczenia. Tak, tłumaczenie to jest taka bardzo uważna lektura i branie odpowiedzialności za słowa, którymi się posługujemy.

Czy czyta Pani całą książkę przed tłumaczeniem, czy od razu Pani tłumaczy?

To wcale nie jest głupie pytanie. Nie wiem, jak w innych krajach, ale w Polsce toczy się gorąca debata na temat tego, czy czytać książkę przed przetłumaczeniem, czy nie czytać. Ja jestem w „teamie" nie czytać, ponieważ o wiele lepiej mi się tłumaczy, jak nie wiem, co będzie dalej. Ma to minusy oczywiście, ponieważ może się okazać na dziesięciu ostatnich stronach, że jest jakieś słowo albo jakiś przedmiot, który miał kluczowe znaczenie dla akcji i trzeba się cofać, i wszystko poprawiać. Tak jak rozmawiałyśmy przed chwilą o tej uważnej lekturze, mnie bardzo pomaga w pracy ten czytelniczy zachwyt i stykanie się z tekstem po raz pierwszy. Tłumaczę też książki, które wcześniej recenzowałam, no i wtedy oczywiście są one przeczytane, tyle że to właśnie też w sumie nie zawsze ma takie duże znaczenie, dlatego, że książkę można przeczytać, ale dopiero kiedy zaczynamy ją tłumaczyć, ona zaczyna stawiać opór w najdziwniejszych miejscach. Tak naprawdę może się okazać, że książka, która nam się bardzo podobała w

lekturze, okazuje się, że przestaje nam się podobać; i odwrotnie, książka, która by nas nie zainteresowała, przeczytaliśmy ją na przykład z musu, bo była do recenzji, zostaje jednak kupiona, zostanie nam przekazana do tłumaczenia i okazuje się nagle, że bardzo nam się podoba.

Jaka jest Pani zdaniem przyszłość tego zawodu?

Ostatnio coraz więcej czyta się w branży tłumaczeniowej ogólnie o doskonaleniu silników tłumaczenia maszynowego i niektórzy tłumacze niepokoją się tym, kiedy zastąpią nas maszyny. Wydaje mi się, że jeżeli chodzi o tekst literacki, to żadna maszyna jeszcze nie wyszła zwycięsko z potyczki z takim tekstem i zauważam to, bez względu na poziom trudności tekstu. Robię sobie czasami takie ćwiczenie dla zabawy, że wrzucam jakiś akapit do jednego czy drugiego właśnie silnika tłumaczenia maszynowego, i jakkolwiek podobno jest bardzo wysoka skuteczność, jeżeli chodzi o teksty użytkowe techniczne, no to jeżeli chodzi o teksty literackie, to nadal jest jeszcze dużo do zrobienia na polu tego właśnie tłumaczenia maszynowego, więc myślę, że tłumacze będą tłumaczyć książki jeszcze przez jakiś czas.

Czy udzieliłaby Pani jakieś rady studentom, którzy chcieliby zostać tłumaczami literackimi?

Jeżeli chodzi o takie kwestie teoretyczne, to ważna jest znajomość języka, z którego tłumaczymy, ale jeszcze ważniejsza jest znajomość języka, na który tłumaczymy, więc: czytać, czytać, czytać literaturę w języku ojczystym, albo tym, na który tłumaczymy, także przekłady w tym języku, aby uczyć się od koleżanek i kolegów. Jeżeli chodzi o takie aspekty praktyczne, to przede wszystkim nie zrażać się. Nie wiem, jak jest w innych krajach, ale w Polsce ten próg wejścia do zawodu jest dość wysoki. Można wysłać kilkaset próbek i czekać na odpowiedź latami. Natomiast bardzo dużo mam koleżanek i kolegów, którzy właśnie czekali, czekali, czekali, i się doczekali, teraz robią to, o czym marzyli, więc jeżeli ktoś chce tłumaczyć literaturę, to przede wszystkim nie powinien się zrażać, i próbować wysyłać próbki, chodzić na imprezy branżowe, bo tam można poznać wiele osób. Networking jest naprawdę bardzo istotny. Nie mówię o nepotyzmie, tylko o nawiązywaniu znajomości. Można też napisać do jakiegoś bardziej doświadczonego kolegi, albo koleżanki i może ona coś, albo on coś pomogą tak praktycznie, jak mnie pomogła ta osoba, która dzisiaj też jest w sumie już moją koleżanką z branży. Kto więc chce odnieść sukces jako tłumacz literacki, niech nie traci nadziei, będzie wytrwały i utrzymuje swoją sieć zawodową.

Entretien avec Kristina Lowis

Literarische Übersetzerin
Englisch / Deutsch > Französisch

Kristina Lowis

„Die Kunst zwischen den Sprachen: Wenn Worte nicht eins zu eins übersetzt werden können, entsteht wahre literarische Magie."

Können Sie sich kurz vorstellen?

Nach einem Studium der Kunstgeschichte, französischen Literatur und Medienwissenschaften in Düsseldorf, Wien und Paris wurde ich 2009 Literaturübersetzerin aus dem Französischen und Englischen ins Deutsche. Gleichzeitig arbeite ich als unabhängige Kunsthistorikerin. Ich biete Übersetzungen und Texte sowie andere Leistungen im kulturellen Bereich an. Übersetzungen machen also einen großen Teil meiner Arbeit aus. Romane gehören jedoch nicht zu meinem Fachgebiet.

Was sind Ihrer Erfahrung nach den wichtigsten Herausforderungen bei der literarischen Übersetzung?

Eine der größten Herausforderungen bei der literarischen Übersetzung besteht darin, als Übersetzerin den Originaltext zu respektieren. Ich denke, es ist wichtig, dem Originaltext so treu wie möglich zu bleiben. Durch meine Arbeitserfahrung und Gespräche mit Kollegen habe ich erkannt, dass es bei verschiedenen literarischen Genres einen Kompromiss geben muss. Ich denke, dass Übersetzerinnen das auf unterschiedliche Weise bewältigen, indem sie versuchen, den Rahmen des Textes beizubehalten und gleichzeitig kulturelle Elemente des Ziellandes einzuführen. Es muss ein Gleichgewicht zwischen Verständlichkeit und Treue zum

Originaltext gefunden werden, ohne dem Trugschluss aufzusitzen, dass alle deutschen Institutionen beispielsweise nach Frankreich übertragen werden könnten. Zudem ist es wichtig, den Stil und die Struktur des Originaltextes zu respektieren. Außerdem können in den Geisteswissenschaften Unterschiede in den Denktraditionen bestehen, die Erklärungen erfordern, um vom Zielpublikum verstanden zu werden. Hier ist es die Verantwortung der Übersetzerin, diese Unterschiede zu erkennen und sicherzustellen, dass der Text in der Zielsprache verständlich wird. In einigen Fällen kann eine kurze erläuternde Anmerkung der Übersetzerin erforderlich sein, um bestimmte Ideen oder kulturelle Referenzen zu klären.

Übersetzen Sie verschiedene Arten von Werken oder sind Sie auf eine bestimmte literarische Gattung spezialisiert?

Ich übersetze hauptsächlich wissenschaftliche Artikel, zum Beispiel für Ausstellungskataloge, sowie Texte für die Kulturvermittlung. Das kann Texte für Ausstellungen, manchmal Pressemitteilungen oder auch längere Essays in anderen Kontexten beinhalten. Ich habe bereits längere literarische Essays übersetzt, die nicht unbedingt wissenschaftlich waren, aber meine Übersetzungen befinden sich immer im Bereich der Kunst. Ich hatte bisher kaum die Gelegenheit, Poesie zu übersetzen.

Welches Werk bzw. welche Werke waren für Sie die schwierigste Herausforderung bei der Übersetzung?

Schwierigkeiten ergeben sich oft, wenn der Ausgangstext ungenau ist. Man kann in jeder Sprache Dinge leicht verschleiern, aber wenn dies in eine andere Sprache übersetzt werden muss, wird es oft unklar, was man damit meint. Wenn ein Text nicht gut ausgearbeitet ist, merkt man das schnell. Wenn der Text zusätzlich offensichtliche Mängel aufweist, wie Wiederholungen oder doppelte Zitate, wird es wirklich kompliziert, denn man möchte weder den Autor oder die Autorin beleidigen, noch einen fehlerhaften Text abliefern. Das erfordert also etwas Diplomatie. Bisher hat mir keiner der Texte, die ich übersetzen musste, unüberwindbare Schwierigkeiten bereitet. Von Anfang an gibt es Texte, von denen ich weiß, dass ich nicht qualifiziert bin, sie zu übersetzen, wie zum Beispiel juristische Texte, weil die Einarbeitung in dieses Gebiet äußerst komplex wäre.

Wie läuft der Prozess der Übersetzung eines Buches konkret ab? Was sind die Schritte?

Mit der Praxis lernt man, wie schnell man normalerweise je nach Schwierigkeitsgrad des Textes vorankommen kann. Ich bin oft sehr langsam beim Übersetzen eines Textes. In der Regel übersetze ich nicht mehr als sechs Seiten pro Tag, Korrekturlesen inbegriffen. Bei sehr großen Aufträgen müssen Pausen eingeplant werden, da man nicht sieben Tage die Woche arbeiten kann. Es ist auch wichtig, einen akzeptablen Vertrag für beide Parteien zu vereinbaren. Ich

habe bereits Verträge abgelehnt, insbesondere im universitären Bereich, wo die Preise sehr niedrig sind und man sich oft nicht bewusst ist, dass man für die vollständige Übersetzung des Textes bezahlt werden sollte. Es ist also wichtig, einen Vertrag mit einem akzeptablen Übersetzungspreis und Abgabetermin abzuschließen, um nicht gezwungen zu sein, die ganze Nacht zu arbeiten. Es ist auch wichtig, dem Verlag oder den Verlagen kritische Punkte zu melden, wie zum Beispiel wenn derselbe Abschnitt mehrmals zitiert wird oder wenn faktische Fehler vorliegen.

Welche Fähigkeiten sind erforderlich, um literarische Übersetzerin zu werden, und welchen Rat würden Sie Studentinnen geben, die sich für die literarische Übersetzung interessieren?

Ich denke, man muss wirklich Freude daran haben, die Gedanken eines oder einer anderen in die eigene Sprache zu übertragen. In der Regel handelt es sich um eine unabhängige Tätigkeit, was bedeutet, dass man auch das gerne tun sollte. Man muss in der Lage sein, sich seine Zeit und Freizeit selbst effizient einzuteilen und mit schwankendem Einkommen umgehen zu können. Man muss ständig nach neuen Projekten suchen. Niemand putzt gern Klinken, aber ein wenig man muss es tun. Ich denke jedoch, dass es eine wirklich bereichernde Tätigkeit ist, weil man in vielen verschiedenen Bereichen arbeiten kann. Meiner Ansicht nach benötigt man nicht unbedingt eine spezielle Übersetzungsausbildung. Tatsächlich arbeiten die meisten Übersetzerinnen, die ich kenne, aufgrund ihrer Zweisprachigkeit und Freude am Jonglieren mit zwei oder mehr Sprachen. Die Professionalisierung ist jedoch wirklich sehr wichtig. Oft sind die Aufträge sehr eng getakt und das große Thema der Automatisierung der Übersetzung wird in Zukunft eine viel wichtigere Rolle spielen. Die Anfragen zur Korrektur von automatisierten Übersetzungen nehmen immer mehr zu. Jeder muss selbst entscheiden, wie er oder sie sich dazu verhält.

Sie kennen sicherlich das italienische Sprichwort „Traduttore, traditore“, das besagt, dass „Übersetzen, Verrat bedeutet“. Wie groß ist der Anteil an Kreativität in der literarischen Übersetzung?

Meiner Meinung nach ist es notwendig, mit seiner eigenen Sprache kreativ umzugehen, um kreative Äquivalente zu finden, indem man beispielsweise ein sprechendes Bild oder ein passenderen Bezug aus der kollektiven Vorstellung verwendet. Lebendige Übersetzungen schaffen genau das, sie gehen weiter und lassen etwas Neues entstehen. Ich denke, das hängt sehr vom Stil und Typ des Textes ab. Wenn beispielsweise eine Autorin einen sehr klar umrissenen Referenzrahmen hat, wie etwa Nordamerika, funktioniert der Schwarzwald nicht als Kulisse. Manchmal kann es ein Dilemma geben, wenn ein Ausdruck nicht wörtlich übersetzt werden kann. In diesem Fall kann man entweder einen erklärenden Einschub machen und beide Lösungen geben oder eine einzige Lösung wählen, die sich leicht in den Text integrieren lässt und die andere aufgeben. Das hängt von der Situation ab.

Welche Mythen gibt es um den literarischen Übersetzer?

Ich denke, dass wir oft das Bild eines alten Mannes vor Augen haben, dessen Kopf voller Ideen ist und der nach jahrelanger Vorbereitung seine Übersetzungsarbeit an einen Verlag übergibt, um sie drucken zu lassen. Aber so funktioniert es nicht mehr. Gleichzeitig wissen viele über das Übersetzen, dass es sich um eine äußerst schlecht bezahlte Arbeit handelt. Andererseits finde ich, dass das relativ ist, denn es gibt schließlich durchaus Menschen, die davon leben können. Natürlich müssen die Tarife höher sein und die Bedingungen sollten weiter verbessert werden. Aber nicht alle nagen am Hungertuch, das halte ich auch für einen Mythos.

Wie sehen Sie die Zukunft des Berufs des literarischen Übersetzers? Ist es ein Beruf, von dem man leben kann?

Mein Eindruck ist, dass die automatische Übersetzung heute eine erhebliche Bedrohung für den Beruf darstellt. Aufgrund der unzureichenden Qualität wird es jedoch immer Menschen geben, die sich der Texte und ihrer Übersetzung oder Anpassung in eine andere Sprache widmen. Ich bin der Meinung, dass es entscheidend ist, viele Menschen in der Übergangszone zwischen zwei Sprachen und zwei Kulturen, manchmal sogar zwischen drei oder vier Kulturen, zu haben. Trotz der Möglichkeit, alles automatisch auf einem Smartphone oder einem Computer zu übersetzen, ist es immer besser, menschlichen Kontakt zu haben, beispielsweise wenn es darum geht, mit Geflüchteten zu arbeiten. Denn der menschliche Kontakt ermöglicht ein besseres Verständnis der Situation und eine gerechtere Interpretation des Textes.

Wie ist Ihr Verhältnis zu Autorinnen und anderen Übersetzerinnen?

Ich denke, es ist sehr wichtig, Beziehungen zu anderen Übersetzerinnen zu untererhalten. Es ist auch wichtig, sich gemeinsam zu organisieren, da es sich um einen eher unsichtbaren Beruf handelt, der oft Einzelarbeitende und keine großen Teams umfasst. Der Austausch mit anderen Menschen, die dieselbe Tätigkeit ausüben, ist auch wichtig, um zu erfahren, welche möglichen Fallen sich vermeiden lassen. Insbesondere bei einigen Verlagen, die bekannt dafür sind, die Preise zu senken oder einen schlechten Ruf in Bezug auf die Zahlungsmoral zu haben. Außerdem schätze ich es, regelmäßig mit einer meiner Übersetzerkolleginnen zusammenzuarbeiten, wobei die eine übersetzt und die andere korrigiert. Wir berechnen etwas mehr als den regulären Tarif, haben aber sehr gute Ergebnisse erzielt, da wir eine einwandfreie Qualität liefern und in der Lage sind, relativ schnell große Textmengen zu bewältigen. Dies hat insbesondere bei einem Forschungsprojekt gut funktioniert, bei dem wir Datenbankeinträge übersetzt haben. Ich denke daher, dass der Kontakt zwischen Kolleginnen wichtig ist, ebenso wie die Entdeckung verschiedener Profile von Menschen in diesem Beruf.

Entretien avec Amaya García Gallego

Traductora literaria
francés <> español

Amaya García Gallego

"Tengo que intentar ponerme en su piel,
saber lo que ha sentido..."

¿Puede presentarse?

Buenos días, me llamo Amaya García Gallego soy española nací en Madrid y tengo un perfil un poco particular, quizás: he crecido en un entorno casi bilingüe, empecé a estudiar en centros franceses desde pequeña hasta obtener el BAC y resulta que mi madre también es traductora y ella trabajaba con otra colega en mi casa y a mí de pequeña me gustaba escucharlas y como dominaba las dos lenguas fue como un proceso natural. Lo que leía en francés lo traducía al castellano de forma natural. Cuando acabé mis estudios universitarios había unas becas del Ministerio de Cultura y una de ellas era de traducción literaria, hice la solicitud y me la concedieron. A partir de ahí me salieron ofertas de traducciones literarias y por ello decidí dedicarme a la traducción profesionalmente. Desde 2012 hasta hoy traduzco prácticamente solo textos literarios (aunque anteriormente estuve 15 años haciendo traducción técnica y comercial).

¿Según su experiencia cuáles son los problemas de la traducción literaria?

Bueno, para eso hay que tener mucha adaptabilidad, mucha cultura general, mucha curiosidad y mucha capacidad de saber dónde buscar las cosas y, sobre todo, hay que tener mucha humildad porque puede existir la tentación de corregir al autor, mejorar el texto, querer dejar tu impronta como traductor y eso no se puede hacer. Tampoco puedes decir al autor «Esto está mal escrito» para no ofenderle. Eso es humildad, digamos que el texto original es sagrado. No hay que estar por encima del autor nunca y hay que respetar al lector y facilitarle la lectura (mediante notas al pie, por ejemplo, para ofrecerle las referencias culturales de las que él quizá carece; o, a veces, con naturalizaciones que no desvirtúen el texto).

¿Está especializada en un género de obras?

No, yo traduzco lo que me ofrezcan siempre que las condiciones laborales sean correctas. En principio no me dedico a un género especial. Traduzco mucha narrativa y también he traducido canciones, por ejemplo, hace dos años la editorial Nórdica publicó una antología de Brassens porque era el aniversario de su muerte, y nos encargaron la traducción a mi madre y a mí (porque ahora muchas veces trabajamos juntas).

¿Cuál es el proceso de una traducción literaria y el tiempo necesario?

Yo empiezo haciendo una lectura previa tomando muchas notas y cuando ya tengo el PDF anotado empiezo a traducir línea por línea. Por ejemplo, he traducido varias obras de Guillaume Musso que se caracterizan por tener muchas citas literarias y al final, una bibliografía; en este caso, siempre empiezo buscando las citas y la bibliografía en castellano y

así no tengo que traducirlas sobre la marcha y puedo concentrarme solo en la novela. La traducción también depende mucho del tipo de novela. Para las cotraducciones, a veces nos hemos repartido el trabajo por capítulos. También una puede traducir y la otra hace la relectura. También podemos repartirnos los capítulos salteados porque el autor alterna los capítulos dedicados a los personajes y los dedicados a la trama, por ejemplo. Se puede tardar pues varios meses, pero no más, porque yo no me puedo permitir el lujo de estar dos años con una sola novela de 500 o 600 páginas.

¿Y cuándo se cobra en España?

Bueno en España se cobra al final de la traducción, aunque se puede negociar cobrar un porcentaje antes de empezar, pero no es la costumbre. Pero si es un encargo muy largo que se van a prolongar mucho en el tiempo, se pueden negociar pagos parciales. Una novela de 200 páginas me lleva dos o tres meses de trabajo.

¿Según su opinión qué habilidades se necesitan para ser traductor literario?

Pues conocer muy bien la lengua en la que vas a traducir. Y si tienes varias lenguas maternas debes dominarlas muy bien porque en la traducción literaria te pueden salir todo tipo de registros lingüísticos, así que tienes que conocerlos desde el más elevado y el más literario hasta, por ejemplo, el más coloquial, como me pasó con la traducción de *Leurs enfants après eux* de Nicolas Mathieu. Hay que conocer la lengua de partida y todas las referencias culturales, pero conocer tu lengua de llegada es muy importante y tener referencias literarias. Debes haber leído a muchos autores y leer mucha literatura de todos los géneros, aunque sean géneros que no te gusten y que nunca hubieses leído. No es solo leer lo que te gusta sino leer otras cosas para aprender y tener esa capacidad de adaptación y de saber buscar, como es mi caso de formación, aunque no hice una formación de traductora, estudié geografía e historia y luego biblioteconomía y documentación porque siempre me había orientado para ser bibliotecaria.

¿Probablemente conozca el *adagio* italiano «Traduttore, traditore» según el cual traducir es traicionar y qué piensa?

Creo que el traductor no traiciona más al autor que cualquier otro lector porque el texto, desde el momento en que el autor lo publica, lo expone a que cualquiera pueda interpretarlo como le parezca, y si apropiarte de ese texto y hacerlo e interpretarlo según tus circunstancias es traicionarlo, pues todos los lectores, incluido el traductor, son unos traidores. Si el autor no quería que pasara eso, pues no que no hubiera escrito un libro o que no lo hubiera publicado. Ahora bien, el traductor, aunque no puede dejar de ser un lector, tiene que intentar tener un enfoque de varios lectores, por ejemplo, trabajar en un equipo de 2 o incluso más es muy útil

porque a veces tenemos puntos de vista distintos entonces hay que debatirlos y que llegar a un consenso. Y luego hay que intentar también ver el punto de vista del lector de la lengua de partida. Tengo que intentar ponerme en su piel, saber lo que ha sentido, para eso son muy útiles las redes sociales (Babelio, Goodreads, *booktubers*…). Pues ya lo he dicho y traicionar al lector bueno pues tienes que intentar no traicionarlo en ese sentido e intentar ponerte en su perspectiva.

Según su opinión cuales son los mitos sobre la traducción literaria

Con los mitos que rodean a la traducción literaria puede haber varias perspectivas, por ejemplo, partiendo de la profesional, que es la que a mí me duele, pues ocurre entre traductores, existe el mito de que los traductores literarios son como más traductores y mejores traductores que los traductores jurídicos o técnicos o médicos. Yo no estoy de acuerdo con eso. O sea, los traductores que no son literarios se sienten como acomplejados, y yo que he trabajado en varias especialidades y tengo colegas de varias especialidades, sé que no es verdad. Sé que hace falta mucha creatividad para hacer algunas traducciones técnicas. Parece que los traductores literarios son mejores, pero no es cierto. Casualmente o curiosamente están peor pagados, porque la traducción literaria en España está muy mal pagada.

¿Cuál es el futuro de la profesión de un traductor literario? ¿Es una profesión de la que se puede vivir?

Yo vivo solo de la traducción literaria. El 95% de mis encargos son traducciones literarias, o sea, que sí se puede vivir, pero también depende de tus circunstancias personales y del nivel de vida que quieras tener. Yo tengo un nivel de vida bastante modesto, bastante austero, que además es el que me gusta. Creo que sí se puede vivir de la traducción literaria, pero tienes que saber muy bien cuáles son los límites y también hay que tener un poco de suerte.

Annexes

Traduction française de l'interview d'Emma Ramadan

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenue traductrice littéraire ?

Je m'appelle Emma Ramadan et je suis traductrice littéraire depuis maintenant dix ans, principalement du français vers l'anglais. J'ai découvert le monde de la traduction durant mes études supérieures aux États-Unis. Lors de mes études en lettres modernes, j'ai ressenti le besoin d'étudier quelque chose de plus concret, qui aurait un impact réel sur le monde et qui intéresserait les gens. C'est ainsi que j'ai choisi de me tourner vers la filière traduction de mon université, afin de combiner ma passion pour la littérature avec la possibilité de la rendre accessible à un public plus large. Après avoir obtenu ma licence, j'ai choisi de partir à Paris et de poursuivre avec un master en traduction à l'Université américaine de Paris. Cette expérience a été formidable et m'a permis de traduire mon premier livre, *Sphinx* d'Anne Garréta. Cette expérience a été une révélation pour moi, car elle m'a fait prendre conscience que la traduction d'un livre ne se limitait pas à la simple transposition des mots, mais qu'elle impliquait également une compréhension profonde de la vision et des intentions de l'auteur. Le travail de traduction d'un livre est complexe et fascinant, et c'est ce qui rend cette profession particulièrement passionnante.

Pourquoi avez-vous choisi d'apprendre le français ?

Au départ, je voulais apprendre le français seulement parce que mes parents le parlaient et qu'ils l'utilisaient comme langue secrète. Lorsque mon frère a commencé à apprendre le français à l'école, je me suis vite sentie exclue et donc j'ai aussi commencé à l'apprendre. Mais au fil du temps, j'ai développé un véritable amour pour cette langue, ainsi que pour les livres et les auteurs que je lisais, notamment Marguerite Duras et Annie Ernaux. Leurs styles d'écriture m'ont profondément touchée et ont fait naître en moi le désir de faire partie de ce monde littéraire. Par ailleurs, le français est une langue particulière en raison de son passé colonialiste. Grâce à mes connaissances en français, j'ai accès à une littérature provenant de nombreuses régions et cultures différentes, ce qui est une opportunité unique. Je suis donc en mesure de traduire des œuvres littéraires de divers horizons grâce à ma connaissance de la langue française.

Êtes-vous amenée à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisée dans un seul genre littéraire précis ?

Au cours de ces dix dernières années, j'ai traduit différents types de textes littéraires, notamment de la poésie, des œuvres de fiction et de non-fiction, des nouvelles, des romans, un recueil d'essais et même une pièce de théâtre. Je me suis beaucoup intéressée à la littérature expérimentale et à ce que faisait l'Oulipo. Dans ce contexte, j'ai traduit un livre dans lequel les personnages sont non-genrés. J'ai beaucoup aimé traduire ce livre qui était en fait une histoire d'amour et qui permettait aux lecteurs de s'identifier aux personnages de manière assez unique. Désormais, je me concentre plutôt sur la traduction d'œuvres libanaises, puisque je suis moi-même libanaise. Mais il faut savoir que dans la littérature libanaise, la majorité des auteurs écrivent en arabe ou en anglais donc je suis actuellement à la recherche d'écrivains qui écrivent en français.

Avez-vous rencontré des livres particulièrement difficiles ou agréables à traduire ?

La plupart des livres que j'ai traduits se sont révélés être des défis de taille, car je traduisais beaucoup de littérature expérimentale. Parmi les ouvrages d'Anne Garréta que j'ai traduits, deux étaient particulièrement difficiles, mais le plus difficile était *Dans l'béton*, en raison de son abondance de jeux de mots, de calembours et de sous-entendus. Chaque phrase contenait un jeu de mot qu'il fallait traduire, rendant la tâche impossible, mais c'est précisément pour cela que je voulais le faire. Ce projet a duré des années, mais je suis très fière du résultat.

J'ai pris grand plaisir à traduire tous les livres que j'ai traduits, mais certains occupent une place particulière dans mon cœur. L'un de ces livres est *Viens* de Barbara Molinard qui s'intitule *Panics* en anglais. Publié à l'origine en 1969, ce livre a rapidement cessé d'être publié. Il s'agit d'un recueil de nouvelles inspirées par la vie difficile de l'auteur, qui traitent de la folie et de l'expérience subjective du monde. Les histoires sont souvent surréalistes, étranges et sinistres, mais elles sont toutes poignantes. Elles traitent de la folie et dépeignent le monde à travers les yeux de quelqu'un qui le vit différemment des autres. Marguerite Duras a reconnu le talent de l'auteur et a fait publier le livre, mais malheureusement, il a été rapidement oublié et personne n'a plus jamais parlé de l'auteur. Cependant, j'ai découvert le livre après avoir lu la préface de Marguerite Duras, et bien qu'il ait été difficile à trouver, j'ai finalement réussi à en obtenir un exemplaire et à le traduire. Aujourd'hui, je suis ravie que *Panics* ait été réédité en anglais et en français par Cambourakis. C'est particulièrement significatif pour les filles de l'auteur, qui sont toujours en vie, de voir l'œuvre de leur mère de nouveau publiée. Cette expérience de traduction a été l'un des moments les plus gratifiants de ma carrière.

Concrètement : comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ?

Le processus de traduction d'un livre varie sensiblement en fonction du livre. Dans certains cas, je propose un livre aux éditeurs, tandis que dans d'autres cas, ce sont les éditeurs qui me

proposent un livre et je dois décider d'accepter ou non le projet. Généralement, lorsqu'un éditeur me propose un livre, je le lis rapidement pour prendre une décision. Parfois, la décision est avant tout financière et dans ce cas, je vais survoler le livre et fournir un échantillon de traduction. Toutefois, si c'est moi qui propose le livre, il est probable que je le lise plusieurs fois et que je serai plus profondément impliquée dans le texte afin de pouvoir le décrire avec précision.

Combien de temps faut-il pour traduire un livre ?

La durée d'une telle traduction dépend à la fois du type de livre, de son niveau de difficulté, ainsi que de mon emploi du temps. En général, traduire un livre prend quelques mois, mais pour certains livres plus complexes comme *Dans l'béton* par exemple, la traduction peut durer quelques années. En ce qui concerne ma méthode de traduction, je commence généralement par un premier jet assez rapide afin de parcourir l'ensemble du livre et d'identifier les premières éventuelles difficultés de traduction. Ensuite, j'effectue un second jet plus détaillé où je peaufine la langue et la structure des phrases en fonction des observations faites lors du premier jet. Cette étape est suivie d'une troisième version où je lis la traduction à voix haute. Idéalement, c'est ma version finale, mais parfois, je dois faire davantage de révisions.

Avez-vous d'autres activités que la traduction ? Est-il possible de gagner sa vie uniquement grâce à la traduction littéraire ?

Actuellement, je travaille comme enseignante à plein temps dans un lycée à New York. Cependant, c'est la première fois depuis longtemps que je ne fais pas de traduction au moins à mi-temps. Financièrement parlant, la traduction littéraire vers l'anglais aux États-Unis n'est pas bien rémunérée. Je connais quelques traducteurs littéraires qui vivent uniquement de la traduction littéraire, donc je dirais que oui c'est possible, mais rare. Cela dépend beaucoup de leur situation, notamment de leur lieu de résidence et de s'ils ont un partenaire qui contribue au revenu du ménage.

Lorsque je vivais à Rhode Island, j'ai pu travailler comme traductrice à temps plein pendant plusieurs années, car le coût de la vie dans les petites villes comme Providence est moins élevé et offre plus de flexibilité. Depuis que j'ai déménagé à New York, ce n'est plus envisageable, car traduire à plein temps m'obligerait à accepter des projets qui ne m'intéressent pas toujours et à privilégier le gain financier à l'épanouissement créatif. Personnellement, je préfère traduire moins et ne travailler que sur des projets qui me tiennent à cœur, que de devoir accepter tous les projets. Certes, certains traducteurs littéraires chevronnés arrivent à traduire exclusivement des œuvres qui les passionnent et à gagner un revenu suffisant, mais c'est relativement rare.

D’après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

D'un point de vue financier, la rémunération aux États-Unis n'est généralement pas aussi bonne qu'on pourrait l'espérer, même si cela dépend beaucoup de l’expérience du traducteur et des employeurs. Il y a aussi la question de la reconnaissance en tant que traducteur littéraire. Autrefois, les traducteurs devaient être absolument invisibles, mais cette perception a changé au cours des cinq dernières années. Les traducteurs sont désormais reconnus en tant qu'individus à part entière ayant un emploi du temps, des besoins financiers et des émotions qui ont inévitablement un impact sur les livres qu'ils traduisent. Heureusement, le traducteur littéraire est de moins en moins considéré comme une machine ou un robot par les employeurs.

Existe-t-il un syndicat spécifique aux traducteurs littéraires aux États-Unis qui milite pour de meilleures conditions de travail ?

Bien qu'il existe des organisations qui soutiennent notre cause, elles ne disposent pas d'une structure syndicale formelle similaire à celle des syndicats de freelances. En tant que traductrice littéraire, je faisais autrefois partie d’organisations comme l'*American Literary Translators Association* (ALTA) mais avec la pandémie, je n’ai pas pu assister aux conférences organisées. Aujourd’hui, je fais partie d'une communauté de traducteurs à New York. Je suis installée ici depuis septembre et il y a régulièrement des événements qui sont organisés autour de la traduction et durant lesquels j’ai l’occasion de rencontrer et d’échanger avec d'autres traducteurs. Je reçois des courriels de leur part me demandant quelle est mon expérience avec les différentes presses et éditeurs, et vice versa.

Pouvez-vous décrire la façon dont vous travaillez avec les éditeurs et avez-vous déjà eu des désaccords avec eux ?

D'après mon expérience, il est rare qu'un éditeur décide à ma place de la façon de traduire un passage spécifique. S'il n’est pas d’accord avec un certain passage, il me suggère plutôt comment une autre traduction pourrait être mieux reçue par le public anglophone. Bien que j'aie eu des différends avec des éditeurs dans le passé, je trouve qu'ils sont généralement très respectueux lorsque je justifie mes choix de traduction. Depuis quelques années, je remarque que l'on accorde plus de valeur à l'apport du traducteur et que la décision finale concernant la traduction nous appartient davantage. Mais dans certains cas, c'est encore l'éditeur qui a plus de pouvoir, car il occupe une position plus élevée dans la hiérarchie. Par exemple, il m'est arrivé d'être en désaccord avec un éditeur et un rédacteur sur le titre d'un livre, car ils avaient choisi un titre qui était inexact et qui ne reflétait pas le texte original français. Malgré mes efforts pour défendre mon point de vue, ils ne m'ont pas prise au sérieux et je ne compte pas retravailler avec eux.

Dans quelle mesure la traduction littéraire est-elle un processus créatif ?

À mon sens, la traduction littéraire est un processus créatif qui va au-delà de la simple traduction mot à mot. Un traducteur doit disposer de solides compétences rédactionnelles pour être en mesure de transmettre la voix de l'auteur d'une manière qui résonne avec le public anglophone. Pour cela, il faut que le traducteur soit capable de comprendre comment utiliser efficacement la langue pour créer des phrases percutantes et donner vie à toutes les nuances du texte original en anglais. S'il est important de rester fidèle au texte original, le traducteur doit également s'assurer que la traduction sonne bien et qu'il restitue l'essence de l'œuvre de l'auteur. La créativité joue donc un rôle important dans le processus de traduction littéraire.

Quels sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

On croit souvent à tort que la traduction littéraire n'est pas fidèle à l'œuvre originale et qu'elle dénature l'intention de l'auteur. Or, ce n'est pas le cas. Les traducteurs littéraires sont des professionnels qui s'efforcent de transposer l'œuvre de l'auteur dans une autre langue le plus fidèlement possible. Il est évident qu'il est impossible de lire tous les livres dans leur langue d'origine, et la traduction littéraire permet aux lecteurs d'apprécier des œuvres d'autres cultures. Malheureusement, les éditeurs préfèrent souvent ne pas mentionner le nom du traducteur sur la couverture, laissant ainsi perdurer l'idée que les traductions ont moins de valeur que les œuvres en langue originale Cette situation est cependant en train de changer petit à petit, car de plus en plus de traducteurs militent pour que leur nom soit mentionné sur la couverture.

À votre avis, quel est l'avenir de la traduction littéraire ?

Dans l'école où j'enseigne, beaucoup redoutent l'intelligence artificielle. En tant que traductrice littéraire, je ne partage pas cette préoccupation. Je suis convaincue que l'intelligence artificielle ne peut pas atteindre le même niveau de créativité que les êtres humains, ni comprendre toutes les références, réaliser des recherches approfondies ou analyser la structure et le rythme d'un texte. La traduction littéraire nécessite une analyse humaine et une compréhension fine des nuances littéraires et des figures stylistiques, ce que l'intelligence artificielle n'est pas encore capable de faire. Si l'intelligence artificielle peut être utile pour la traduction de textes exempts de créativité, tels que des documents médicaux ou juridiques, elle est encore loin d'égaler le talent artistique et créatif d'un traducteur littéraire humain. Je pense aussi que les conditions de travail des traducteurs vont s'améliorer et qu'ils seront reconnus à juste titre pour leur travail. Les traducteurs littéraires ne redoutent pas de voir l'intelligence artificielle remplacer leur activité, et je partage leur optimisme quant à l'avenir.

Traduction française de l’interview de Sean Gasper Bye

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenu traducteur littéraire ?

Je m’appelle Sean Gasper Bye, je suis traducteur littéraire depuis près de 10 ans et je traduis principalement du polonais vers l'anglais. J'ai commencé ma carrière de traducteur littéraire en 2013, et je suis traducteur à temps plein en 2019. Après une licence en polonais et en langues modernes à l'University College London au Royaume-Uni, j'ai poursuivi avec un Master d’études internationales et de diplomatie à l'université SOAS de Londres avec l'intention de travailler pour le service diplomatique américain. Cependant, pour diverses raisons, ce projet ne s'est pas concrétisé. Tout en explorant d'autres options, j'ai commencé à travailler comme traducteur bénévole pour une ONG qui œuvrait en Russie, en traduisant du russe vers l'anglais. Par la suite, l'un de mes anciens professeurs d'université m'a présenté à Antonia Lloyd Jones, une traductrice renommée de littérature polonaise en anglais, qui est devenue mon mentor. Nous avons suivi ensemble un programme de formation de six mois via le British Center for Literary Translation, qui comprenait des financements pour différents projets et des voyages en Pologne. C'était en 2013, et cela a marqué le début de ma carrière. Pendant plusieurs années, j'ai travaillé à temps plein, d'abord pour une université à Londres, puis pour l'Institut culturel polonais à New York. Dans le cadre de mes fonctions, j'étais responsable de la programmation littéraire, notamment de l'organisation d'événements autour du livre et de la promotion de la littérature polonaise. En parallèle, je faisais mes propres traductions le soir et le week-end. Après cinq années passées à jongler avec de multiples responsabilités, j'ai accumulé suffisamment d’expérience et de clients, et en 2019, je suis devenu traducteur littéraire à temps plein.

Avez-vous appris le polonais à l'université ou aviez-vous des connaissances préalables de la langue ?

Je l'ai appris à l'université. Bien que je sois d'origine polonaise, ma grand-mère était la seule de la famille à parler polonais. Elle ne l'a pas transmis à ses enfants ou petits-enfants, et nous n'avons donc pas grandi avec cette langue. Cependant, le fait d'être polono-américain faisait toujours partie de mon identité et comme je m'intéressais à l'histoire de ma famille et que j’aimais les langues, j'ai décidé d'apprendre le polonais.

J'ai commencé mes études en 2005, peu de temps après que la Pologne a rejoint l'Union européenne, et j'ai pensé que c'était un bon moment pour investir dans le polonais, car il pourrait y avoir une plus forte demande pour cette langue à l'avenir. À l'université, j'ai étudié l'allemand, le français, puis le russe pendant environ cinq ans. Cependant, j'ai fini par me

concentrer sur le polonais après avoir travaillé avec Antonia, qui est traductrice de littérature polonaise en anglais.

Je pense que le polonais est une langue bien adaptée à la traduction littéraire vers l'anglais. La communauté de traducteurs polonais aux Etats-Unis bénéficie d'un bon soutien structurel et de possibilités de financement, y compris de subventions de Pologne. De plus, il n'y a pas beaucoup de concurrence. Nous nous connaissons tous, nous sommes tous amis et nous nous partageons le travail, alors que pour une langue comme le français ou l'espagnol par exemple, il y a tellement de gens qui traduisent qu'il y a une dynamique communautaire tout à fait différente parmi les traducteurs. Dans l'ensemble, j'ai de la chance d'être dans une situation aussi favorable.

Êtes-vous amenée à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisée dans un seul genre littéraire précis ?

Je dirais qu'environ 65 % de mon travail est purement littéraire. Dans le genre littéraire, je me spécialise dans ce qu'on appelle en polonais le reportage, qui est une sorte de journalisme de longue haleine écrit dans un style littéraire qui rappelle la fiction pour un lecteur de langue anglaise. En outre, j'ai de l'expérience dans la traduction de documents culturels et historiques juifs, écrits par des auteurs juifs et traitant de sujets juifs. Mais de manière générale, je traduis tout type de littérature. Outre les traductions littéraires, je travaille également sur d'autres projets que je considère comme quelque peu liés au domaine littéraire. Par exemple, je traduis des documents pour des musées et des archives, et je travaille actuellement à la traduction d'un jeu vidéo, dont le contenu est historique et culturel. Bien que ces traductions ne soient pas strictement littéraires, elles relèvent du même domaine d'intérêt général pour moi. Il convient de noter que je n'ai pas beaucoup d'expérience en matière de traductions purement techniques ou juridiques. Voilà donc l'éventail complet des domaines sur lesquels je travaille.

D'après votre expérience, quelles sont, selon vous, les principales difficultés en matière de traduction littéraire ? Avez-vous rencontré des livres particulièrement difficiles ou agréables à traduire ?

En ce qui concerne la traduction littéraire en anglais, la plus grande difficulté réside souvent dans la recherche d'éditeurs, en particulier pour les livres polonais, car le marché anglophone de la traduction littéraire est assez limité. Chaque année, seuls 8 à 15 livres polonais sont publiés en anglais. Contrairement à des langues comme le français, où l'infrastructure est déjà en place, les traducteurs polonais doivent souvent agir en tant qu'intermédiaires entre les industries de l'édition polonaise et anglophone. Cela signifie qu'ils doivent chercher des livres en Pologne, préparer des documents de présentation et rechercher eux-mêmes des éditeurs. Contrairement aux traducteurs français qui sont plus souvent approchés en fin de processus

par des éditeurs ayant déjà signé un contrat avec l'éditeur français, les traducteurs polonais doivent s'impliquer beaucoup plus tôt. Malheureusement, une grande partie de ce travail n'est pas rémunérée et il peut être difficile de le concilier avec un travail rémunéré.

En ce qui concerne la traduction littéraire proprement dite, je pense que les domaines qui me posent le plus de problèmes sont liés à la manière dont j'ai appris le polonais. J'ai appris le polonais dans un cadre universitaire et en grande partie par le biais de traductions. J'ai donc beaucoup de mal avec le langage familier et l'argot. Il arrive aussi qu'un livre aborde un sujet spécialisé ou technique que je ne connais pas très bien. Par exemple, j'ai traduit un livre sur une ville minière de Silésie, en Pologne, et il y avait beaucoup de vocabulaire sur l'équipement minier. Autre exemple : j'ai traduit un roman de gangsters se déroulant à Varsovie dans les années 1930 et j'ai dû faire des recherches sur l'argot spécifique de cette période. Il y a donc toujours beaucoup de recherches à faire pour réaliser une traduction littéraire, et je pense que l'un des vrais défis à relever est qu'il est impossible de savoir à l'avance si ces recherches seront faciles ou difficiles, ou combien de temps elles prendront. Il peut également être difficile de savoir si vous avez fait le bon choix à la fin, car avec une langue comme le polonais, je ne travaille presque jamais avec un éditeur anglais qui peut lire le texte original. La seule personne qui peut vérifier et corriger le texte est donc moi-même. Par conséquent, la qualité du travail que je rends doit être irréprochable. Si je ne connais pas la réponse à une question, je dois m'assurer que j'ai vraiment épuisé toutes les possibilités pour essayer d'y répondre. Pour ce faire, soit je consulte des textes de référence, soit je mène des recherches sur Internet, ou bien je demande conseils auprès de mes collègues traducteurs expérimentés qui travaillent de l'anglais vers le polonais.

En ce qui concerne un livre spécifique qui a été particulièrement difficile, je dirais que c'est *Król* de Szczepan Twardoch. L'histoire porte sur un gang juif dans Varsovie en 1937, et l'auteur incorpore plusieurs langues et classes sociales dans le dialogue. En outre, le livre est basé sur des événements historiques réels qui peuvent être peu familiers à un public américain, et je devais donc transmettre avec soin le contexte culturel et historique tout en conservant le sens de l'ouvrage. Malgré les difficultés, ce fut un projet agréable à réaliser.

Concrètement : comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ? Est-ce que vous lisez le livre avant de le traduire ?

Le processus de traduction d'un livre commence généralement par une collaboration avec les éditeurs des droits étrangers de la maison d'édition dans la langue source. Ces éditeurs envoient au traducteur un nouveau livre et lui demandent s'il souhaite travailler dessus. Il est important que le traducteur lise le livre avant de le traduire, car le processus de traduction peut être long, et le fait d'aimer le livre peut faciliter le processus.

Si le traducteur aime le livre, il peut être payé pour préparer une fiche de lecture, qui comprend un résumé et un dossier de présentation avec des réflexions sur le lectorat potentiel anglophone du livre, des informations sur les autres marchés où il a été vendu et un échantillon de traduction. Le traducteur travaillera ensuite avec les agents de droits de la maison d'édition pour trouver un éditeur de langue anglaise. Toutefois, le nombre de propositions qui aboutissent à une traduction publiée est souvent faible, car il dépend souvent de l'alchimie entre l'éditeur et le livre.

Si un éditeur est trouvé, le processus de publication peut prendre plusieurs mois, avec les procédures internes et les négociations contractuelles. Une fois le contrat signé, le traducteur peut commencer à traduire, et il a besoin d'environ six ou huit mois pour un livre de 250 à 300 pages. Il est rare qu'un traducteur travaille exclusivement sur un projet, il peut donc passer trois jours par semaine à travailler sur le livre tout en conciliant d'autres projets.

Après la remise du manuscrit, il y a plusieurs cycles d'édition, de conception de la couverture et d'autres procédures avant que le livre ne soit publié, ce qui peut prendre un an ou plus. Dans l'ensemble, le processus de traduction d'un livre peut durer au minimum deux ans et souvent trois ans ou plus.

Vous connaissez sûrement l'adage italien "traduttore, traditore" selon lequel "Traduire, c'est trahir." Dans quelle mesure la traduction littéraire est-elle un processus créatif ?

La traduction littéraire est une activité créative qui nécessite une approche particulière. Pour ma part, je cherche à transmettre aux lecteurs anglophones la même expérience de lecture que celle vécue par les lecteurs polonais. C'est une tâche difficile étant donné que chaque lecteur est différent et que mon expérience personnelle ne peut pas représenter celle de tous les locuteurs polonais. Néanmoins, je considère cette expérience comme une référence pour mon travail de traduction. Lorsque je rencontre des difficultés à comprendre les nuances culturelles ou d'autres subtilités du texte, je fais appel aux critiques et, si possible, je collabore avec l'auteur pour clarifier mes doutes et mes interrogations. Pour moi, un livre prend une nouvelle vie dans une autre langue, et chaque lecteur y apporte ses propres expériences et imaginations, qui peuvent donner lieu à de nouvelles facettes du texte. Cette "magie" de la traduction est donc créatrice pour le traducteur, mais également pour le lecteur, qui participe à l'interprétation unique du texte.

Est-il possible de gagner sa vie uniquement grâce à la traduction littéraire ?

Pour ma part, je travaille en tant que traducteur littéraire et j'arrive à en vivre. Cependant, je tiens à préciser que c'est une carrière très difficile et instable, surtout pour les langues moins fréquemment traduites comme le polonais. La rémunération est généralement faible et il

n'est pas rare que les traducteurs fassent un travail de fond non rémunéré, tant avant qu'après la publication, comme soumettre des livres et jouer un rôle important dans la publicité. Cela est dû au fait que de nombreuses maisons d'édition indépendantes ont des équipes restreintes et des ressources limitées. En conséquence, très peu de personnes sont en mesure de traduire à temps plein et celles qui le font sont plus susceptibles de travailler dans des langues majeures telles que le français, l'espagnol et l'allemand. Aux États-Unis, de nombreuses personnes ont un travail de jour (des postes universitaires) et traduisent en parallèle. Toutefois, au Royaume-Uni, cela est moins vrai. Un autre problème est que les traducteurs reçoivent rarement des droits d'auteur pour les livres qu'ils ont traduits, bien que cela commence doucement à changer. Les maisons d'édition ont des politiques très différentes en ce qui concerne l'apposition du nom des traducteurs sur les couvertures des livres, et certaines pensent que cela peut avoir un impact négatif sur les ventes. Personnellement, je demande toujours à ce que mon nom figure sur la couverture.

Quels sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

Il existe de nombreux mythes sur la traduction littéraire, mais l'un d'entre eux en particulier a fait l'objet d'un débat au sein de la communauté américaine des traducteurs : l'idée qu'un traducteur littéraire ne devrait traduire que dans sa langue maternelle. Cette croyance a longtemps été la sagesse conventionnelle, mais on se rend de plus en plus compte qu'elle ne tient pas compte des différentes relations que les gens peuvent avoir avec plusieurs langues et de la nature de la langue maternelle.

La conviction qu'un traducteur littéraire ne devrait traduire que dans sa langue maternelle favorise certaines catégories privilégiées de la société, notamment les Blancs et les hommes. Cette idée conventionnelle du traducteur littéraire idéal suppose souvent qu'il a grandi en étant monolingue ou profondément immergé dans la culture anglophone, qu'il a poursuivi des études universitaires dans une langue étrangère et qu'il peut adapter habilement le texte aux besoins culturels du contexte anglophone. Par conséquent, les personnes qui ont été élevées dans les deux langues ont le sentiment de ne pas être qualifiées pour être traducteurs littéraires parce qu'elles n'ont pas fait d'études universitaires dans l'une des langues avec lesquelles elles ont grandi. En outre, ce modèle privilégie la maîtrise linguistique de l'anglais par rapport à la maîtrise culturelle de la langue et de la culture d'origine, et promeut des traductions lisses et élégantes, qui ne ressemblent pas du tout à une traduction. Cependant, il existe d'autres approches de la traduction qui peuvent être plus ouvertes au multilinguisme et à la diversité. *L'American Literary Translators Associatio*n dispose désormais d'un *Black Indigenous and People of Color Caucus* qui soutient les traducteurs de couleur établis et émergents. L'évolution vers une approche plus inclusive est lente, mais elle se produit, et elle est passionnante pour des langues comme le polonais, qui sont rarement enseignées comme seconde langue, car elle ouvre le champ à davantage de traductions par des locuteurs natifs

de ces langues. C'est particulièrement important pour les langues qui sont rarement enseignées en tant que deuxième langue, car les traductions dans ces langues devraient être effectuées par des locuteurs natifs.

À votre avis, quel est l'avenir de la traduction littéraire ?

C'est difficile à dire. Ces dix dernières années ont été marquées par des progrès et des changements considérables, le domaine devenant de plus en plus vaste et inclusif. Cependant, la conjoncture actuelle présente des défis pour l'édition, et les éditeurs risquent d'être plus prudents dans leurs investissements en raison de l'augmentation des coûts et de la pression exercée pour trouver des investissements sûrs. Cela pourrait avoir un impact sur la croissance de la traduction littéraire, même si de nombreuses personnes se lancent avec enthousiasme dans ce domaine. Alors qu'il semblait y avoir un boom de la traduction ces dernières années, certains éléments indiquent qu'il pourrait avoir atteint son apogée en 2018. Pour une langue comme le polonais, la demande de traduction en anglais provient principalement du pays d'origine. L'anglais est nécessaire pour que le produit soit présenté au reste du monde, ce qui en fait une priorité plus importante pour le pays source que pour les pays anglophones. Cela a une incidence sur les conditions de travail et les salaires, puisque la demande et les tarifs sont principalement déterminés par le pays d'origine. Toutefois, la demande d'anglais en Pologne est susceptible d'augmenter au fil du temps, ce qui garantira un travail continu aux traducteurs littéraires dans ce domaine. Les changements politiques dans le pays d'origine peuvent également avoir un impact significatif sur les traducteurs littéraires. L'avenir de la profession de traducteur littéraire reste donc incertain, les changements politiques et économiques pouvant affecter le secteur.

Traduction française de l'interview de Agnieszka Myśliwy

Pouvez-vous brièvement vous présenter et nous expliquer comment vous êtes devenue traductrice littéraire ?

Je m'appelle Agnieszka Myśliwy. Je suis traductrice littéraire de l'anglais et du russe vers le polonais, et par ailleurs vice-présidente et trésorière de l'Association des traducteurs littéraires de Pologne. Pour être honnête, je suis devenue traductrice littéraire un peu par hasard. À la base, j'étais persuadée que je deviendrai diplomate. J'ai donc fait des études de diplomatie en Pologne, obtenu mon diplôme et j'ai commencé à travailler au ministère des affaires étrangères, mais après un certain temps, je me suis rendue compte que ce n'était pas du tout pour moi. Au bout d'un an et demi, j'ai commencé à stresser et à me demander quelle autre voie professionnelle je pourrais emprunter. Étant diplômée en philologie et parlant couramment deux langues, j'ai envisagé la traduction. J'ai donc entrepris des recherches sur cette profession et, étant attirée par la traduction littéraire, j'ai décidé de tenter ma chance.

J'ai contacté une traductrice qui avait traduit mon auteur préféré et je lui ai demandé comment elle était devenue traductrice. Elle m'a demandé de lui envoyer un échantillon de mes traductions, qu'elle a gentiment transmis à son éditeur. Ce dernier a apprécié mon travail et m'a offert mon premier contrat. Depuis lors, cela fait quatorze ans que je traduis toutes sortes d'œuvres littéraires.

Êtes-vous amenée à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisée dans un seul genre littéraire précis ?

Je traduis une grande variété de textes. Je travaille sur de nombreux ouvrages de non-fiction, car il y en a beaucoup, mais aussi sur des romans policiers. Récemment, j'ai eu l'opportunité de traduire mon premier roman graphique (genre littéraire entre le roman et la **bande**-dessinée), ce qui a été une expérience très intéressante. Je viens également de terminer la traduction d'un livre sur les unités de sécurité des femmes kurdes de Gayle Tzemach Lemmon qui s'intitule *Za wolność moich sióstr*, et j'en suis très fière. Bientôt, je vais m'atteler à la traduction d'un roman policier. En revanche, je ne traduis pas de livres de cuisine, car ce sujet est très vaste et que mes connaissances en la matière sont limitées. Je ne traduis pas non plus de poésie, car cela représente probablement l'un des aspects les plus difficiles de la traduction littéraire et que je ne me sens pas encore prête à m'y attaquer. Bien que cela puisse sembler étrange après quinze ans de carrière, je n'ai pas encore acquis suffisamment d'expérience pour traduire de la poésie.

Traduisez-vous davantage de l'anglais ou du russe vers le polonais ?

Je traduis surtout à partir de l'anglais. Cette année, j'ai traduit mon premier livre à partir russe, mais en raison de la situation politique actuelle en Russie, la plupart des publications de traductions en russe a été suspendue, du moins en Pologne. Je ne sais pas quand il sera publié, ni même s'il le sera.

Avez-vous rencontré des livres particulièrement difficiles/agréables à traduire ?

C'est une question très intéressante, car chaque ouvrage est difficile à sa manière, même les romans de mœurs qui peuvent sembler simples à première vue. Parfois, l'auteur a travaillé dur pour créer une intrigue complexe. Pour illustrer cela, j'ai traduit un livre de Jojo Moyes intitulé *The Horse Dancer* en anglais. Ce roman, également connu sous le titre *La où tu iras j'irai* en français et *We wspólnym rytmie* en polonais, explore un art équestre spécifique, l'école hors sol, enseigné notamment au Cadre Noir de Saumur en France. En tant que traductrice, j'ai dû rendre les noms de techniques telles que *capriola, levada, pesada, krupada,* qui étaient exotiques pour moi, car je n'ai presque jamais monté à cheval. Je pense que ce qui rend ce domaine si captivant, c'est la grande diversité des projets qui s'offrent à moi. Cela a été particulièrement vrai pour le roman graphique que j'ai traduit récemment. C'était ma

première expérience de traduction de bande dessinée, et c'était un vrai plaisir de travailler sur le texte tout en intégrant des bulles de différentes tailles. Je ne peux pas vous donner un titre d'ouvrage particulièrement difficile à traduire, car chaque projet apporte ses propres défis et sa propre expérience.

Concernant ce que j'ai le plus aimé traduire, je dirais que c'était l'ouvrage sur les femmes kurdes qui servent dans les unités de sécurité féminines. Le livre est sorti en janvier 2023 et c'est une très belle oeuvre, très féministe et très politique, mais aussi très nécessaire, dans le sens où en Pologne, l'intérêt général pour ce qui se passe en Syrie, en Irak, est inexistant, et c'est ce genre d'ouvrage qui pourrait montrer qu'il vaut la peine de s'y intéresser et de repenser notre attitude et notre politique à l'égard de cette région du monde. Je suis très fière de ce livre.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

Pour moi, le plus gros défi lié à la traduction littéraire, c'est le mode de vie très solitaire du traducteur. Je suis de nature introvertie et je n'ai pas autant besoin du contact des autres que la plupart des gens. Du moins c'est ce que je pensais. Car depuis que j'ai commencé mon activité de traductrice et que je me suis retrouvée seule face à mon ordinateur, je me suis rendue compte que l'être humain n'est pas fait pour être seul et qu'il a besoin d'interagir avec les autres. Dans ce métier, la solitude peut être pesante et elle a d'ailleurs été à l'origine de ma première crise professionnelle. Je n'en pouvais plus d'être seule face à mon ordinateur et j'avais l'impression de devenir folle. Pendant 6 ans, je n'avais pas à qui parler de mes difficultés de traduction etc et c'était terriblement dur. Heureusement, l'Association des traducteurs littéraires en Pologne m'a aidée à surmonter cette solitude en offrant un lieu de rencontre pour les traducteurs littéraires, où nous pouvons parler de notre travail et de nos difficultés communes. En outre, l'association mène des projets importants tels que l'étude des salaires et la création de contrats types, tout en organisant des rencontres sociales et des sessions de formation pour renforcer l'intégration de la communauté. Bien que la traduction littéraire soit souvent un travail solitaire, cette association propose un antidote à cette solitude.

Comment qualifieriez-vous le réseau de traducteurs polonais ?

Le réseau de traducteurs littéraires polonais est très bienveillant et coopératif. Les membres partagent leurs expériences et connaissances, en particulier sur les éditeurs avec lesquels il est bon de travailler et ceux à éviter. Si quelqu'un ne peut pas traduire un livre, il peut l'annoncer sur le forum professionnel sur Facebook où les annonces sont souvent publiées. Les membres peuvent également demander de l'aide sur le forum en cas de problèmes de traduction, et généralement, de nombreux collègues répondent rapidement. Cela montre que la communauté est très active et utile. En outre, l'ambiance est très positive et

professionnelle. En somme, la communauté des traducteurs littéraires en Pologne est très appréciée et très utile pour les professionnels de ce secteur.

Est-il possible de gagner sa vie uniquement grâce à la traduction littéraire ?

C'est une question difficile, mais en général, le plus grand mythe lié à cette profession est qu'il est impossible d'en vivre. Selon une étude menée par l'Association des traducteurs littéraires de Pologne, le tarif médian pour 40.000 signes espaces compris (environ 20 pages) en 2022 était de 770 PLN (162 €), et le rythme moyen d'un traducteur/traductrice est d'environ 100 pages par mois. Si l'on multiplie ces chiffres, un traducteur littéraire en Pologne gagne environ 4000 PLN bruts (844 €), ce qui est une somme absolument ridicule, sur laquelle il faut encore payer des primes d'assurance, des impôts, etc.

La situation est donc très mauvaise, mais je connais de nombreuses personnes qui ne gagnent leur vie qu'avec des traductions littéraires. Moi, par exemple, je vis à 100 % de la traduction littéraire, sauf que je traduis plus que la moyenne par mois. À mon avis, il est possible de gagner sa vie, mais il faut aussi garder à l'esprit que cela s'accompagne souvent d'une incertitude quant à la continuité des commandes, car il n'est pas du tout évident qu'après avoir soumis un livre à un éditeur, on reçoive immédiatement une autre commande. Il faut aussi tenir le rythme pour que nos salaires mensuels moyens soient plus élevés. Bien que travailler dans la culture soit souvent difficile, la traduction littéraire est un travail passionnant et gratifiant.

Quels sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

En Pologne, il est difficile de parler de mythes entourant les traducteurs littéraires étant donné que la profession de traducteur littéraire est malheureusement peu connue. L'Association des traducteurs littéraires est très active dans ce domaine et met en avant des slogans comme "Shakespeare n’écrivait pas en polonais". Le rôle du traducteur littéraire en tant que guide dans le monde de la littérature étrangère est encore minimisé, voire ignoré. C’est difficile de parler de mythe, car le traducteur littéraire est lui-même une sorte de mythe pour certains polonais. Il est comme une licorne qui existe ou peut-être n’existe pas.

Concrètement : comment se déroule le processus de la traduction d’un livre ? Quelles sont les grandes étapes ?

La traduction d'un livre suit un processus bien défini. Tout commence par une proposition envoyée par l'éditeur au traducteur, incluant le texte du livre ainsi que les conditions du contrat. Ce dernier doit être négocié, car il peut différer des attentes du traducteur. Une fois

le contrat signé, le travail de traduction peut commencer. Il est important d'attendre ce document avant de commencer à travailler.

Le processus de traduction est un travail solitaire, impliquant uniquement le traducteur et le texte. En général, un livre moyen comporte environ 10 à 12 feuilles d'auteur, chaque feuille représentant environ 40 000 signes. En Pologne, une étude révèle qu'un rythme moyen de travail est de cinq feuilles par mois, ce qui correspond à 2 mois voire 2 mois et demi. Toutefois, certains traducteurs peuvent travailler plus vite. Par exemple, je travaille à un rythme d'environ huit feuilles par mois.

D'après mon expérience, je constate que plus le temps passe, plus je traduis lentement. Je pense que cela est dû à une conscience accrue du texte et de la langue des deux côtés, ce qui suscite davantage de questions lors du processus créatif. Je n'ai pas acquis d'automatismes, mais plutôt la sensation que la matière linguistique oppose une plus grande résistance à mesure que je traduis des livres plus ambitieux, par opposition aux histoires simples que je traduisais au début. Bien sûr, le rythme dépend également de ce sur quoi nous travaillons. Par exemple, si le texte est un ouvrage de non-fiction contenant des faits à vérifier, cela prendra beaucoup plus de temps. Si c'est de la poésie, où chaque unité de texte doit être minutieusement considérée, cela prendra également beaucoup plus de temps que de traduire un simple roman policier où il suffit de savoir comment l'homme est mort et avec quoi il a été abattu - fusil de chasse, revolver ou pistolet.

Est-ce que vous lisez le livre avant de le traduire ?

En Pologne, la question de savoir s'il faut lire un livre avant de le traduire ou non est sujette à un débat animé. Pour ma part, je fais partie de ceux qui ne lisent pas le livre en entier avant de le traduire, car je trouve que cela rend la traduction plus facile en ne sachant pas ce qui va se passer dans la suite de l'intrigue. Cependant, cette approche comporte des inconvénients, car il peut arriver que des éléments cruciaux de l'intrigue soient découverts seulement dans les dernières pages, obligeant à retourner en arrière pour corriger. Néanmoins, j'aime la sensation de découvrir un texte pour la première fois, ce qui facilite mon travail de traduction. Il m'arrive aussi de traduire des livres que j'ai déjà lus, mais cela ne garantit pas une grande différence, car les livres peuvent révéler des subtilités qui ne sont perceptibles que lorsqu'on les traduit. Parfois, un livre qui nous a beaucoup plu lors de la lecture ne nous satisfait pas en tant que traducteur, tandis que l'inverse est également vrai.

Vous connaissez sûrement l'adage italien "traduttore, traditore" selon lequel "Traduire, c'est trahir." Dans quelle mesure la traduction littéraire est-elle un processus créatif ?

Le proverbe italien *traduttore traditore* souligne la difficulté de traduire les significations superposées qui ne sont pas toujours apparentes dans les mots. Pour un traducteur littéraire, la tâche est de transmettre ces significations tout en préservant l'esthétique de l'œuvre originale. Cela exige une grande créativité, car la traduction doit être fidèle à l'atmosphère, la culture, la tradition, les émotions, tout en évitant de trop altérer le sens. Contrairement à d'autres domaines de la traduction, la traduction littéraire ne se contente pas de transmettre des informations. Elle met l'accent sur la fonction esthétique de l'œuvre. En conséquence, la traduction littéraire nécessite une lecture attentive et une grande responsabilité quant au choix des mots utilisés.

À votre avis, quel est l'avenir de la traduction littéraire ?

Ces derniers temps, la question de l'avenir de la profession de traducteur est de plus en plus abordée, notamment en raison de l'amélioration des moteurs de traduction automatique. Bien que certains traducteurs s'inquiètent de voir leur travail remplacé par des machines, je reste convaincue que la traduction automatique ne remplacera pas le travail des traducteurs littéraires. En effet, si les moteurs de traduction automatique ont fait des progrès dans la traduction de textes techniques, ils ont encore du mal à reproduire les nuances et les subtilités du langage utilisé dans les textes littéraires. Pour ma part, j'ai essayé de soumettre des extraits de textes littéraires à des moteurs de traduction automatique, et le résultat est loin d'être satisfaisant. En tout cas, je suis convaincu que les traducteurs littéraires continueront de jouer un rôle clé dans la diffusion de la littérature et de la culture à travers le monde.

Quels seraient les conseils que vous donneriez aux étudiants ?

Pour réussir dans la traduction littéraire, il est primordial de bien connaître la langue d'origine mais encore plus de maîtriser parfaitement la langue cible. Pour cela, il est recommandé de lire des œuvres littéraires ainsi que des traductions dans les deux langues pour apprendre des collègues plus expérimentés. Mon deuxième conseil : surtout ne vous découragez pas. Je sais qu'en Pologne, l'entrée dans la profession peut être difficile. J'ai des collègues qui ont envoyé des centaines d'échantillons de traductions et qui ont attendu une réponse pendant des années. Mais au final, ils ont persévéré et ont réussi à percer en participant à des événements professionnels pour élargir leur réseau. Les relations professionnelles sont cruciales pour réussir. N'hésitez pas à contacter des collègues expérimentés ou des amis pour solliciter leur aide. Je parle par expérience. La traductrice que j'avais contactée à mes débuts est aujourd'hui devenue une collègue. Donc, si vous voulez réussir en tant que traducteur littéraire, ne perdez pas espoir, soyez persévérant et entretenez votre réseau professionnel.

Traduction française de l'interview de Kristina Lowis

Pouvez-vous brièvement vous présenter ?

Après avoir étudié l'histoire de l'art, la littérature française et les sciences des médias à Düsseldorf, Vienne et Paris, je suis devenue traductrice littéraire du français et de l'anglais vers l'allemand en 2009. En même temps, je travaille en tant qu'historienne de l'art indépendante. J'offre des services de traduction, d'écriture de textes et d'autres services dans le domaine culturel. Les traductions constituent une grande partie de mon travail, cependant, les romans ne font pas partie de mon domaine de spécialisation.

D'après votre expérience, quels sont les principaux enjeux de la traduction littéraire ?

L'un des plus grands défis de la traduction littéraire est de respecter le texte original en tant que traductrice. Je pense qu'il est important de rester aussi fidèle que possible au texte original. Grâce à mon expérience professionnelle et à des discussions avec mes collègues, j'ai réalisé qu'il fallait trouver un compromis pour différents genres littéraires. Je pense que les traductrices y parviennent de différentes manières en essayant de maintenir le cadre du texte tout en introduisant des éléments culturels du pays cible. Il faut trouver un équilibre entre la compréhension et la fidélité au texte original, sans tomber dans l'idée que toutes les institutions allemandes peuvent être transposées en France, par exemple. De plus, il est important de respecter le style et la structure du texte original. En outre, dans les sciences humaines, il peut y avoir des différences dans les traditions de pensée qui nécessitent des explications pour être comprises par le public cible. Il incombe à la traductrice de reconnaître ces différences et de s'assurer que le texte est compréhensible dans la langue cible. Dans certains cas, une brève note explicative de la traductrice peut être nécessaire pour clarifier certaines idées ou références culturelles.

Êtes-vous amenée à traduire des œuvres variées ou êtes-vous spécialisée dans un seul genre littéraire précis ?

Je traduis principalement des articles scientifiques, tels que des catalogues d'exposition, ainsi que des textes pour la médiation culturelle. Cela peut inclure des textes pour des expositions, parfois des communiqués de presse ou des essais plus longs dans d'autres contextes. J'ai déjà traduit des essais littéraires plus longs qui n'étaient pas nécessairement scientifiques, mais mes traductions se situent toujours dans le domaine de l'art. J'ai eu peu d'occasions jusqu'à présent de traduire de la poésie.

Quelle(s) est/sont l'œuvre/les œuvres dont la traduction a été le défi le plus difficile pour vous ?

Les difficultés surviennent souvent lorsque le texte source est imprécis. Il est facile de dissimuler des choses dans n'importe quelle langue, mais lorsqu'il s'agit de les traduire dans une autre langue, il devient souvent difficile de comprendre ce que l'on veut dire. Si un texte n'est pas bien élaboré, cela se remarque rapidement. Si en plus le texte présente des lacunes évidentes, telles que des répétitions ou des citations doubles, cela devient vraiment compliqué, car on ne veut offenser ni l'auteur ni fournir un texte erroné. Cela nécessite donc un peu de diplomatie. Jusqu'à présent, aucun des textes que j'ai eu à traduire n'a posé de difficultés insurmontables. Dès le départ, il y a des textes que je sais que je ne suis pas qualifiée pour traduire, comme les textes juridiques, car la familiarisation avec ce domaine serait extrêmement complexe.

Concrètement, comment se déroule le processus de la traduction d'un livre ? Quelles sont les grandes étapes ?

Avec la pratique, on apprend à quel rythme on peut généralement avancer en fonction de la difficulté du texte. Je suis souvent très lente dans la traduction d'un texte. En règle générale, je ne traduis pas plus de six pages par jour, y compris la relecture. Pour les gros projets, des pauses doivent être prévues, car on ne peut pas travailler sept jours sur sept. Il est également important de convenir d'un contrat acceptable pour les deux parties. J'ai déjà refusé des contrats, en particulier dans le domaine universitaire, où les prix sont très bas et où l'on n'est souvent pas conscient que l'on devrait être payé pour la traduction complète du texte. Il est donc important de conclure un contrat avec un prix de traduction acceptable et une date limite de livraison, afin de ne pas être obligé de travailler toute la nuit. Il est également important de signaler aux éditeurs les points critiques, comme lorsque la même section est citée plusieurs fois ou lorsqu'il y a des erreurs factuelles.

Quelles sont les compétences nécessaires pour devenir traductrice littéraire et quel conseil donneriez-vous aux étudiants qui souhaitent se lancer dans la traduction littéraire ?

Je pense qu'il est vraiment important de prendre plaisir à transmettre les pensées d'une autre personne dans sa propre langue. En général, il s'agit d'un travail indépendant, ce qui signifie qu'on devrait également aimer faire cela. On doit être capable de gérer son temps et son temps libre de manière efficace et de faire face à des revenus fluctuants. On doit constamment chercher de nouveaux projets. Personne n'aime vraiment faire du démarchage, mais il faut un peu le faire. Cependant, je pense que c'est une activité vraiment enrichissante, car on peut travailler dans de nombreux domaines différents. À mon avis, il n'est pas nécessaire d'avoir une formation spécifique en traduction. En fait, la plupart des traductrices que je connais exercent leur métier grâce à leur bilinguisme et à leur plaisir de jongler entre deux ou plusieurs

langues. Cependant, la professionnalisation est vraiment très importante. Souvent, les délais sont très serrés et le grand sujet de l'automatisation de la traduction jouera un rôle beaucoup plus important à l'avenir. Les demandes de correction de traductions automatisées augmentent de plus en plus.

Vous connaissez sûrement l'adage italien "traduttore, traditore" selon lequel "Traduire, c'est trahir." Quelle est la part de création dans la traduction littéraire ?

Je pense qu'il est nécessaire de faire preuve de créativité avec sa propre langue pour trouver des équivalents créatifs en utilisant, par exemple, une image parlante ou une référence plus appropriée de l'imaginaire collectif. Les traductions vivantes font exactement cela, elles vont plus loin et créent quelque chose de nouveau. Je pense que cela dépend beaucoup du style et du type de texte. Par exemple, si un auteur a un cadre de référence très clairement défini, comme l'Amérique du Nord, la Forêt Noire ne fonctionne pas comme décor. Parfois, il peut y avoir un dilemme si une expression ne peut pas être traduite littéralement. Dans ce cas, on peut soit insérer une note explicative et donner les deux solutions de traduction, soit choisir une seule solution qui s'intègre facilement dans le texte et abandonner l'autre. Cela dépend de la situation.

Quel sont les mythes autour du traducteur littéraire ?

Je pense que nous avons souvent l'image d'un vieil homme dont la tête regorge d'idées et qui, après des années de préparation, remet son travail de traduction à une maison d'édition pour être publié. Néanmoins, cela ne fonctionne plus comme ça. En même temps, beaucoup de gens savent que la traduction est un travail extrêmement mal payé. D'un autre côté, je pense que cela dépend de la situation, car il y a des gens qui peuvent en vivre. Bien sûr, les tarifs devraient être plus élevés et les conditions devraient continuer à s'améliorer. Mais tout le monde ne vit pas dans la pauvreté, je pense que c'est aussi un mythe.

À votre avis, quel est l'avenir de la profession de traducteur littéraire ? Est-ce que c'est un métier dont on vit ?

Je pense que la traduction automatique représente aujourd'hui une menace considérable pour la profession. Cependant, en raison de la qualité insuffisante qu'elle propose, il y aura toujours des personnes qui se consacreront à la traduction ou à l'adaptation des textes dans une autre langue. Je suis convaincue qu'il est crucial d'avoir de nombreuses personnes dans la zone de transition entre deux langues et deux cultures, parfois même entre trois ou quatre cultures. Malgré la possibilité de tout traduire automatiquement sur un smartphone ou un ordinateur, il est toujours préférable d'avoir un contact humain, par exemple lorsqu'il s'agit de travailler avec des réfugiés. En effet, le contact humain permet une meilleure compréhension de la situation et une interprétation plus juste du texte.

Quel rapport entretenez-vous avec les autrices et autres traductrices ?

Je pense qu'il est très important de maintenir des relations avec d'autres traductrices. Il est également important de s'organiser ensemble, car c'est un métier plutôt invisible qui impliquesouvent des travailleuses indépendantes et non de grandes équipes. L'échange avec d'autres personnes exerçant la même activité est également important pour savoir quelles erreurs éviter, en particulier dans certaines maisons d'édition connues pour réduire les prix ou jouir d'une mauvaise réputation en matière de rémunération. De plus, j'apprécie travailler régulièrement avec l'une de mes collègues traductrices, l'une traduisant et l'autre corrigeant. Nous facturons un peu plus que le tarif régulier, mais nous avons obtenu de très bons résultats, car nous offrons une qualité irréprochable et sommes capables de gérer rapidement de grandes quantités de textes. Cela a bien fonctionné en particulier pour un projet de recherceoù nous avons traduit des entrées de base de données. Je pense donc que le contact entre lescollègues est important, tout comme la découverte de différents profils de personnes dans cemétier.

Présentation de l'équipe

Colombe Formery, étudiante à l'ISIT en Master de Communication Interculturelle & Traduction, parle couramment français, anglais et allemand. Passionnée par la littérature anglaise et allemande, elle aspire à devenir traductrice éditoriale et traductrice pour des organisations internationales.

Apollonia Martin est étudiante à l'ISIT en Master de Communication Interculturelle & Traduction. Ambitieuse, elle parle quatre langues couramment (français, polonais, anglais, allemand) et aspire à devenir traductrice et interprète de conférence.

Laura Grasso, étudiante à l'ISIT en Master de Communication Interculturelle & Traduction parle français, anglais et allemand. Passionnée de cinéma, elle aspire à devenir traductrice dans l'audiovisuel et le sous-titrage.

Katrennada Sahouri, étudiante à l'ISIT en Master de Communication Interculturelle & Traduction, est polyglotte : elle parle français, anglais, espagnol et arabe. Passionnée par l'art contemporain et le luxe, elle aspire à devenir traductrice.